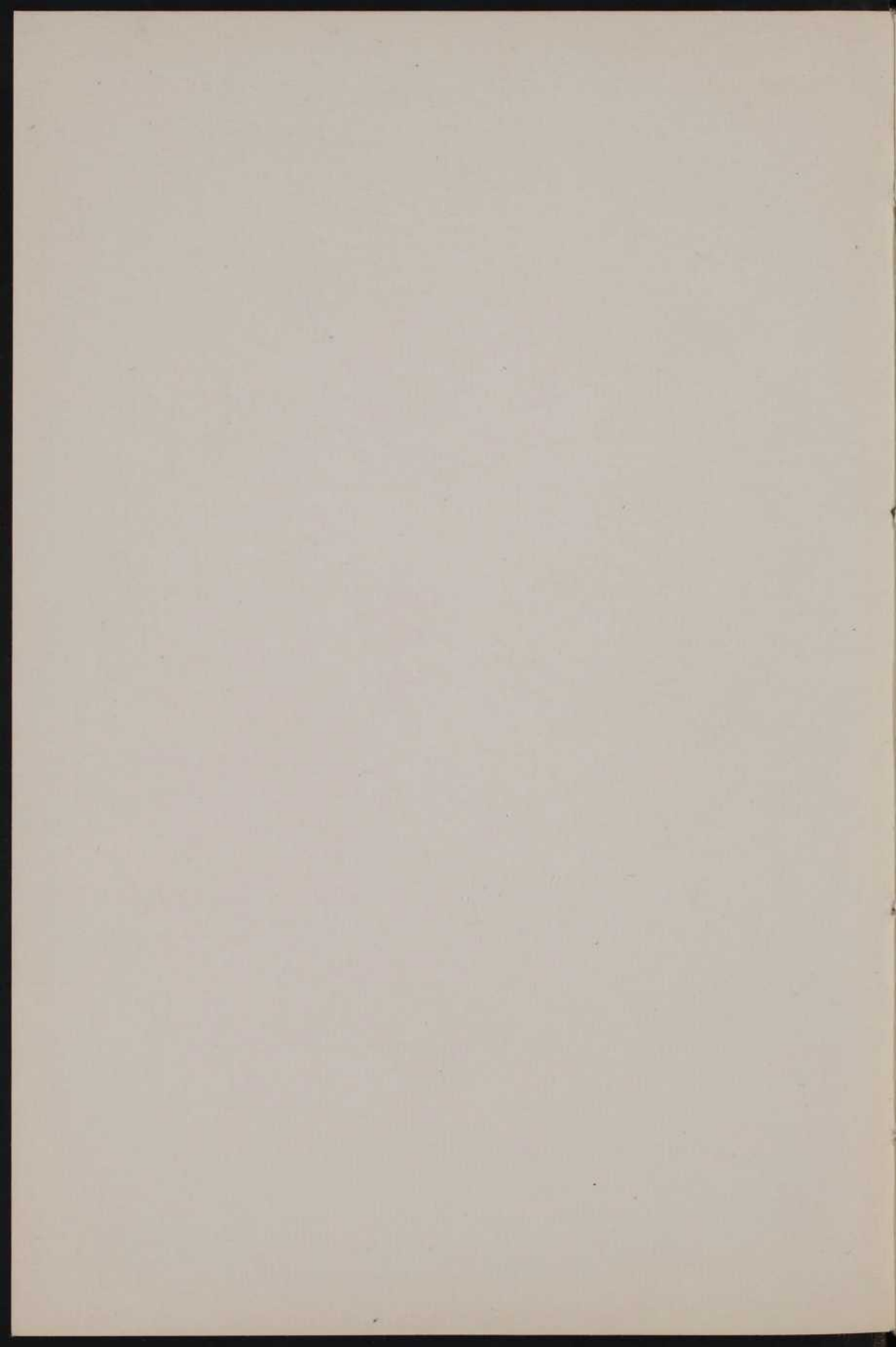


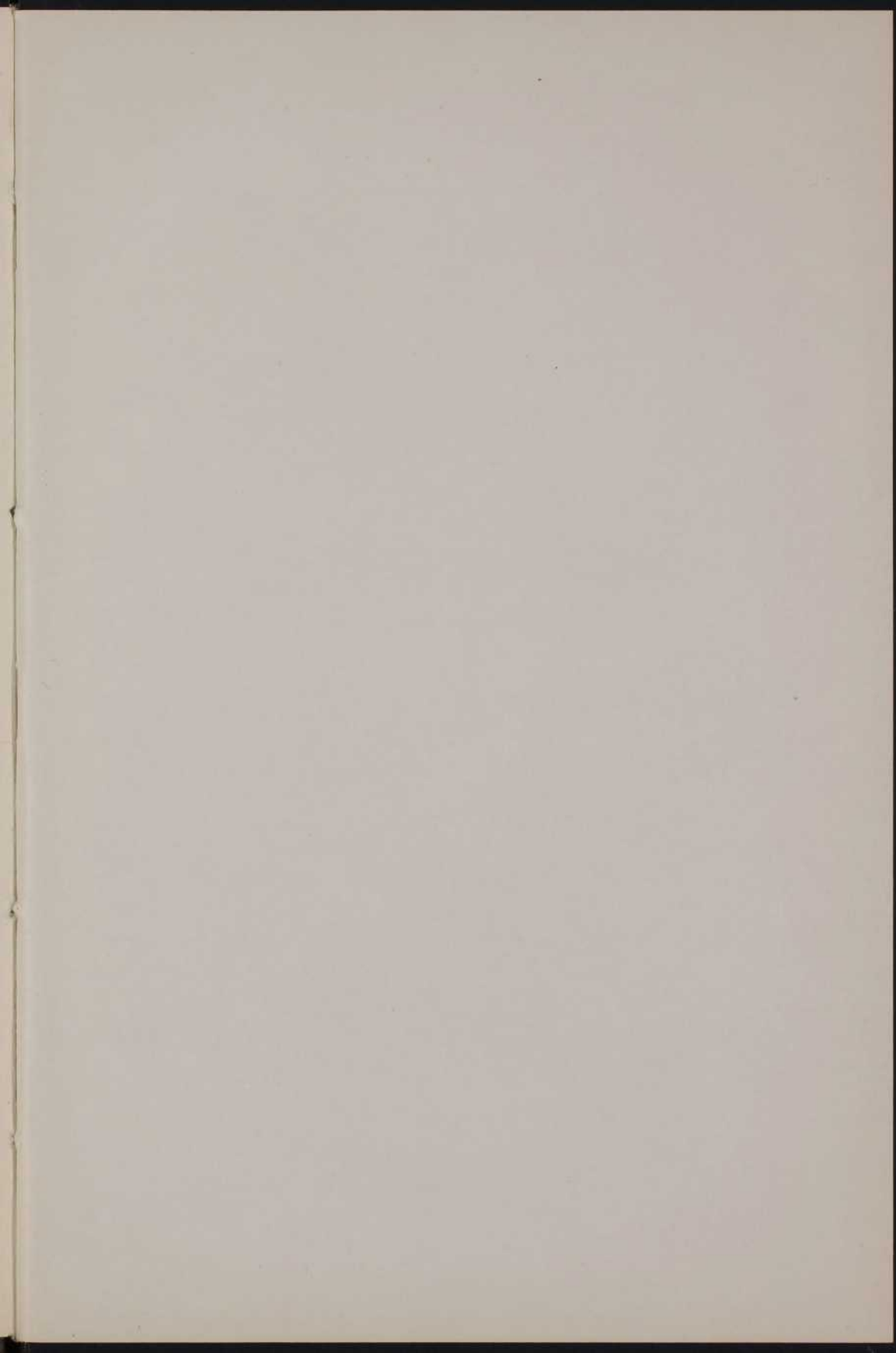
320.5409714  
G5778u  
1940

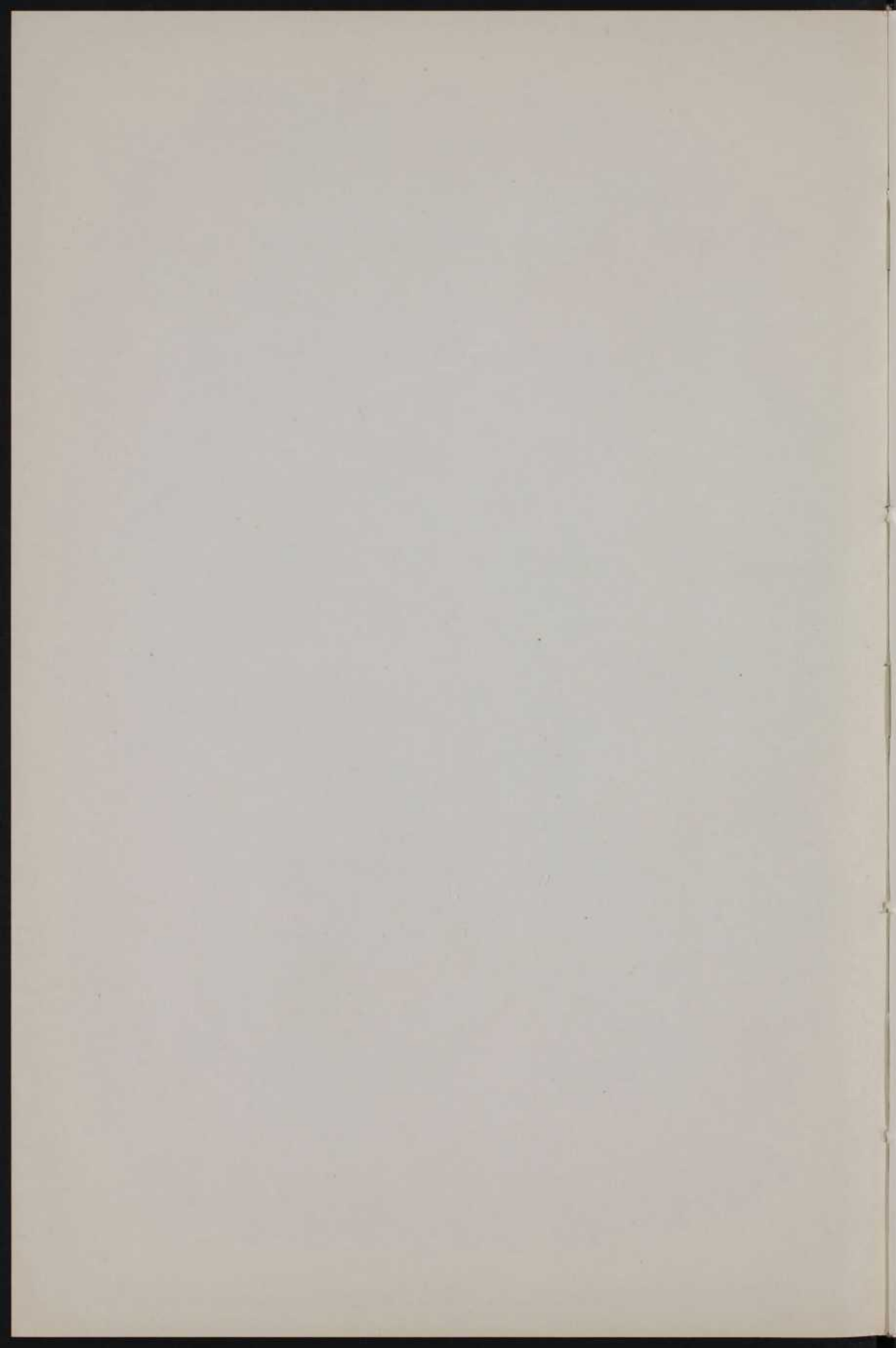


Bibliothèque Nationale du Québec

Joseph Savard



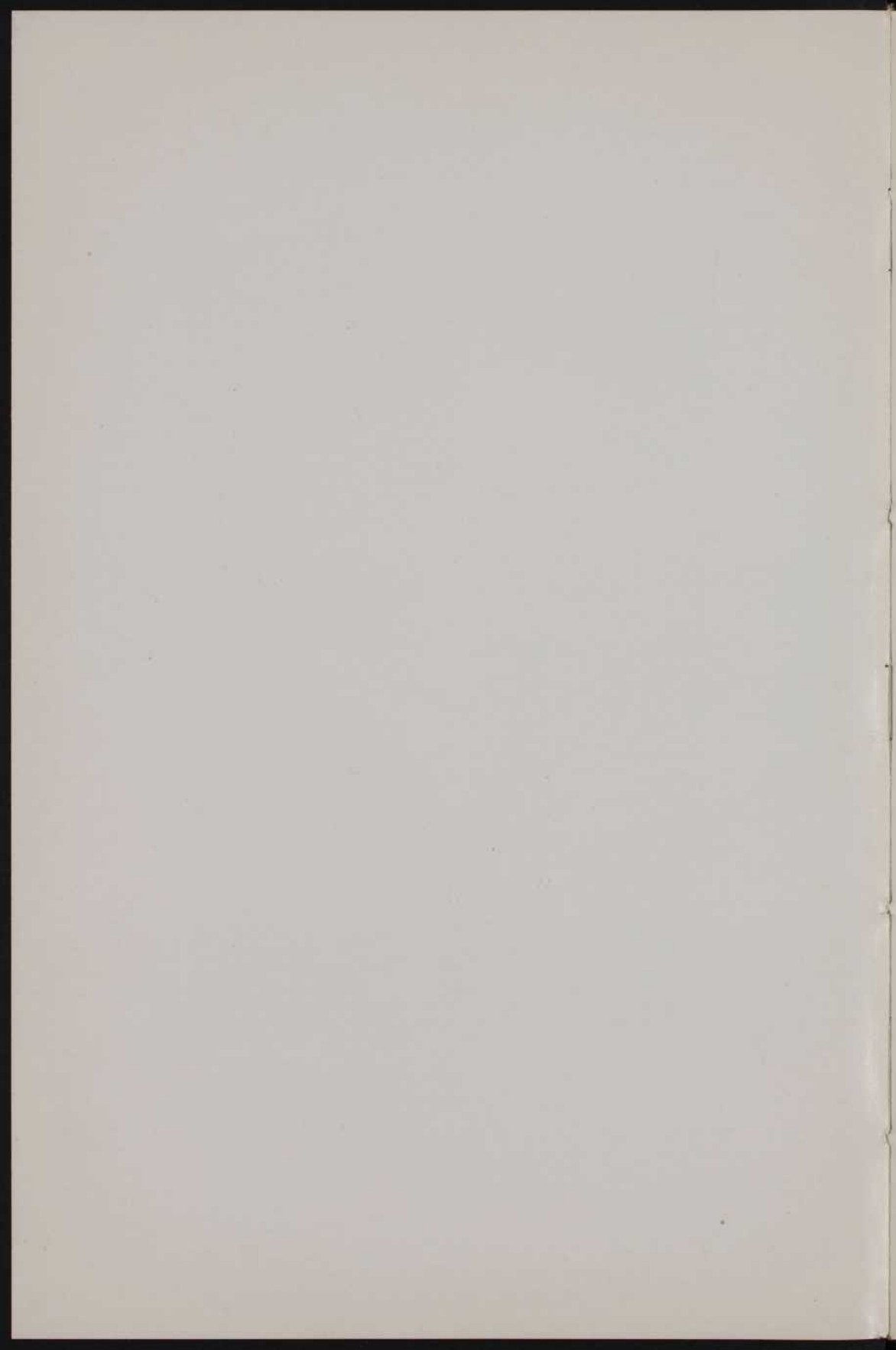






**L'HONORABLE ADÉLARD GODBOUT**

Premier Ministre de la Province de Québec



*Joseph Savard*

# Unité Canadienne...

ALLOCUTION DE  
**L'HONORABLE ADÉLARD GOUBOUT**

Premier Ministre de la Province  
de Québec



Prononcée à Toronto

**LE 4 DÉCEMBRE 1940**

Lors d'un déjeuner offert  
par  
**L'Empire Club of Canada**  
et le  
**Canadian Club**



**QUÉBEC**

1940

Unit  
Canadian

PROBATION DEPARTMENT  
OTTAWA

RECEIVED  
MAY 10 1940

UNIT  
CANADIAN

PC  
2924.9  
N36375  
1940

*Monsieur le Président,*  
*Messieurs,*

Ce n'est pas la première fois que la voix française de Québec se fait entendre au cœur même du Canada anglais. Ainsi, vous n'avez pas oublié que l'un de mes prédécesseurs est venu traiter devant vous de deux sujets fort captivants, le seigneur et l'habitant canadiens-français. Vous avez accueilli l'orateur avec une bienveillance marquée. Il est résulté de cette rencontre, de cet échange d'idées qui suit toujours une allocution, lorsque discoureur et auditoire sont des amis, une intelligence plus vive de l'histoire, des caractères et des mœurs du Canada français, et, par tant, une sympathie plus directe et plus agissante.

De tels contacts sont précieux. Il ne faut point perdre l'occasion de les renouveler; et, lorsque j'ai reçu l'invitation d'assister à vos agapes et de vous entretenir familièrement de quelque chose qui me tienne au cœur, j'ai pensé que c'était pour moi tout à la fois un plaisir et un devoir d'accepter.

Ces paroles dites, vous comprendrez volontiers, Messieurs, que mon premier soin, après vous avoir remerciés ainsi que vos hôtes distingués, c'est d'exprimer à mes frères canadiens-français qui habitent l'Ontario notre vive affection. Nous les suivons avec intérêt dans les carrières où ils se sont engagés. Ils travaillent avec entrain au progrès matériel et culturel de votre province. Fidèles à leur foi, à leurs traditions, à leur langue, respectueux du bon ordre, ils sont pour vous un véritable acquit. La facilité avec laquelle ils parlent le français et l'anglais leur permet un double regard sur les civilisations fondamentales qui composent le Canada. Aussi sont-ils un lien vivant et nécessaire.

Je salue les représentants des Canadiens français au parlement de l'Ontario. À quelque parti politique qu'aillent leur allégeance, ils se dévouent aux intérêts supérieurs du Canada, de leur province de naissance ou d'adoption. Ils comptent justement parmi l'élite ontarienne.

L'un d'entre eux, l'honorable M. Paul Leduc, ancien ministre des Mines, à Toronto, est devenu greffier de la Cour suprême du Canada. Un autre, l'honorable M. Robert Laurier, porteur d'un nom historique, a succédé à M. Leduc, comme membre du Cabinet de l'hon. M. Hepburn. Ils sont dignes de leur charge et honorent votre province en même temps que la nôtre. Si j'avais le loisir d'insister quelque peu, vous savez vous-mêmes que la liste s'allongerait à l'infini.

*Monsieur le président,*

*Monsieur le Premier Ministre,*

*Messieurs,*

Bien des thèmes se sont présentés à mon esprit. Mais, dans les heures que le monde traverse, et où le Canada, la Grande-Bretagne et la Société des Nations britanniques doivent faire face aux sauvages attaques d'un ennemi sans scrupule, Hitler, doublé d'un comparse sans vergogne, Mussolini, et où les cohortes de l'injustice, de l'astuce et de la barbarie sont liguées contre notre civilisation chrétienne et démocratique, il m'a semblé qu'un seul sujet s'imposait à nous, celui d'étudier ensemble les moyens les plus efficaces de fortifier l'unité canadienne, sur tous les points du pays.

Cela, Messieurs, mérite que l'on s'y arrête, dans un esprit de générosité, qui seul permet de projeter jusqu'au plus intime de la discussion une bien utile lumière. Car nous avons beau vouloir connaître à fond nos problèmes communs, cet effort demeurerait stérile, si un sentiment très noble ne l'informait pour ainsi dire de part en part.

Je crois vraiment, Messieurs, que je n'ai pas, aujourd'hui, à regarder très loin avant de découvrir un symbole d'union. Membres de clubs différents ou d'entités distinctes, vous avez quitté vos préoccupations habituelles ou particulières, pour n'avoir plus qu'un désir, une espérance et qu'un but: faire en sorte que les horreurs de la guerre soient épargnées au Canada, que nous nous préparions à faire face à tous les dangers dont nous sommes menacés et qu'enfin le Droit et la Justice dont les nations britanniques se sont fait les champions sortent vainqueurs du plus terrible des conflits universels.

Vous savez mieux que personne combien est vrai l'aphorisme évangélique où il est dit que toute maison divisée contre elle-même périra. Vous avez comme nous le souci de l'unité canadienne; et, comme nous aussi, considérant les faits de haut, vous comprenez que celle-ci ne se réalisera que dans la mesure où les deux forces suprêmes qui composent le Canada seront en parfait accord, pour tout ce qui a trait aux données essentielles des problèmes canadiens. Et c'est précisément parce que nous sommes de sang français et de sang anglais, de culture française et de culture anglaise, oui, c'est à cause de cela même que nous éprouvons l'urgence de sauvegarder le patrimoine sacré que nous ont laissé nos ancêtres, et que vous ont laissé les vôtres, les principes qui sont à la base de nos vies, qui les conditionnent et confèrent au Canada des titres certains à une personnalité originale. Ces valeurs, expressions de nos natures propres, nous les surajoutons les unes aux autres sans les mélanger. Elles se soutiennent et elles nous soutiennent. Elles sont nos ailes, à vous et à nous qui n'avons qu'un cœur au service du Canada.

Voilà pourquoi, songeant à l'unité atavique et raisonnée des Canadiens français entre eux, à laquelle correspond l'unité également atavique et raisonnée des Canadiens anglais entre eux, j'ai cherché quels mots qualifieraient le mieux l'étroite corrélation, sur un plan supérieur, de tous les Canadiens, dans toutes les provinces et d'un

océan à l'autre. Il m'a paru que les plus convenables, les plus exacts sont ceux-ci: l'unité nationale pan-canadienne, qui ne s'effectuerait aux dépens ni des uns ni des autres, mais à l'avantage de tous.

C'est là ce que Québec pense, et, je le crois fermement, ce qu'Ontario pense aussi.

Nous avons beaucoup accompli pour que le Canada soit le Canada, pour que notre patrie occupe sous le soleil de Dieu la place qui lui revient. Par voie de conséquence, cette unité dont il est tant question, c'est nous qui l'avons d'abord voulue et n'avons jamais cessé de la vouloir. C'est pourquoi notre attitude devant la guerre est saine, honnête et loyale autant que la vôtre. Nous non plus ne marchandons ni nos deniers, ni nos peines, ni notre sang, lorsqu'il s'agit du Canada, de la liberté humaine, de l'idéal démocratique et de l'honneur qui sont notre âme elle-même. La vérité de cette assertion, mes collègues de langue anglaise peuvent certes la répéter, avec le même accent que moi-même, ainsi qu'en saura témoigner l'honorable M. Mathewson, trésorier de la province de Québec, qui m'accompagne ici.

L'attitude des Canadiens français s'explique par le fait que nous sommes les plus canadiens des Canadiens, en ce sens que nos racines s'alimentent depuis plus longtemps à même le sol du pays et reçoivent les multiples influences du milieu depuis plusieurs siècles.

En effet, dès 1534, le Canada est déjà dans la pensée française. Jacques Cartier le découvre, plante la croix à Gaspé. Les années suivantes, il pousse jusqu'à Québec et Hochelaga. Entre les voyages de Cartier et la fondation de Québec par Champlain, en 1608, sans oublier celle de Port-Royal en 1604, les pêcheurs basques et bretons parcouraient nos rives et atteignaient même Tadoussac. En 1634, Trois-Rivières était fondée et, en 1642, Montréal. La colonie subissait des vicissitudes, mais elle tenait bon. Ce petit peuple de quelques milliers d'hommes étendait son influence, graduellement et magnifiquement, jusqu'au golfe du Mexique et jusqu'aux Montagnes Rocheuses.

Premiers explorateurs, premiers agriculteurs, premiers marchands, premiers soldats, premiers artisans, premiers missionnaires, premiers civilisateurs, nous sommes la base, les pierres d'assise, les origines du Canada. Nos attaches à la France sont celles du sang, de la langue, de la culture; mais notre pays, c'est le Canada; notre patrie, c'est le Canada; notre raison de travailler, de progresser, de nous répandre, notre avenir enfin, tout autant que notre présent, c'est le Canada. Et vous, Messieurs, vous de même; plus vous comptez de générations au pays, plus vous êtes Canadiens.

Lorsque la France a été écrasée par les Barbares, notre cœur s'est trouvé douloureusement atteint, bien que nous fussions convaincus, et nous le sommes chaque jour davantage, qu'elle se relèverait, aux côtés de la Grande-Bretagne et des nations-sœurs du Commonwealth britannique. La France est l'objet de notre amour et le sujet de nos prières. Nous avons aidé à la sauver, en 1914-18. Elle reste pour nous l'un des motifs de notre ardeur au combat.

Mais nos attaches physiques et morales à la France ne nous ont pas empêchés d'être des réalistes canadiens. Quand donc, en 1760, la partie a été perdue et que le drapeau fleurdelisé a repassé les mers, nous avons compris que la Providence nous ouvrait les portes d'un nouveau destin. Nous étions *cédés*, non pas *vaincus*. Notre force native de redressement, la grâce de Dieu et l'esprit politique de Londres nous valaient de nous reprendre à respirer, en agréant une autre allégeance, un autre souverain et des partenaires dans la vie canadienne, alors que, jusqu'ici, nous avions été les seuls maîtres.

Songez un peu aux difficultés que nous avons à surmonter. Nos dirigeants, sauf le clergé, étaient presque tous rentrés en France avec les officiers et les fonctionnaires. Nous n'étions que soixante mille et le flot de l'immigration anglaise nous pressait de toutes parts. Si nous nous tournions vers le sud, nous voyions déferler la marée montante, venue de la Nouvelle-Angleterre, où il y avait environ 350,000 âmes. Le commerce international nous était

interdit, de même que l'accès aux fonctions publiques. Nous n'avions pas un écu sonnante pour reconstituer notre système d'éducation, tandis que vos pères, Messieurs, possédaient tout: la fortune, l'influence, le crédit, le succès et mille facilités de vivre.

Bien plus, si nous devons jamais suivre uniquement l'avis de nos chefs religieux pour ce qui est du temporel, vous devez admettre qu'ils nous conseilleraient tout aussi bien qu'ils l'ont toujours fait dans le passé, sur bien des sujets. L'attitude et les paroles de Son Eminence le cardinal Villeneuve vous prouvent, sans aucun doute possible, que notre Eglise, tout aussi bien que la vôtre, ne nous enseigne et ne désire de notre part que des marques de respect pour nos souverains, de loyauté profonde au Canada et au Commonwealth britannique. Je ne vois pas en quoi vous ne seriez pas d'accord là-dessus avec Son Eminence qui continue si bien à diriger les siens comme nos évêques l'ont toujours fait, suivant l'exemple de Mgr Briand et de Mgr Plessis, aux jours d'angoisse.

Faut-il s'étonner que nous nous soyons repliés sur nous-mêmes, à l'ombre de nos clochers; et que là, en communion étroite avec notre terre natale, nous ayons réfléchi, essayant de voir clair et de nous orienter, et y réussissant enfin, conseillés que nous étions par nos évêques et nos prêtres. Certains, mal avisés, ont pu s'écrier chez vous, et vous n'êtes pas de ceux-là, Dieu merci! que nous étions "a priest ridden province". Quelle insulte gratuite! Mais c'est précisément grâce à nos pasteurs que nous avons pu, sans nous éloigner moralement de la France, nous conformer au nouvel ordre établi, nous acclimater à une nouvelle température politique, entrer peu à peu en relation avec vous et vous ouvrir les yeux sur des faits concrets que vous eussiez peut-être été enclins à longtemps négliger et dont il était facile de sousestimer l'importance.

Dès lors, nos hommes politiques, complétant l'œuvre de nos chefs religieux, prirent position en notre nom, et invoquèrent, chaque fois que nous revendiquions l'un de nos droits, notre citoyenneté britannique. Frères des

Normands qui avaient conquis l'Angleterre, sous Guillaume, nous conquîmes une à une nos libertés politiques, dans un grand esprit de loyauté; et, lorsqu'en 1837-38 nous prîmes les armes, ce ne fut pas contre notre souverain, mais contre une oligarchie et une bureaucratie dont nous n'avions rien à attendre, et pour vous assurer autant qu'à nous un gouvernement responsable.

Messieurs, n'oubliez pas que le premier Parlement canadien, c'est celui du Conseil Souverain de 1663, établi par Louis XIV. Franco-Normands, nous nous disposions à vous comprendre, Anglo-Normands, et à entrer dans le jeu progressivement plus libre des institutions politiques.

Le statut de Westminster, le Commonwealth des Nations britanniques, avez-vous jamais songé qu'ils ne sont pas seulement nés de la *Magna Charta*? Vous êtes-vous jamais arrêtés à considérer que les constitutions canadiennes de 1774, 1791 et 1867, nous avons singulièrement contribué à leur avènement? Lorsque vous avez pesé le pour et le contre de la constitution de 1840 et constaté pour quels motifs elle n'était point équitable, n'en avez-vous pas conclu que l'évolution des esprits et l'admission du concept de la Confédération, la mise en œuvre de ce pacte n'ont été possibles que parce que nous y prenions notre large part déterminante? Et que dire de 1775 et 1812 où nous avons conservé le Canada à l'Angleterre?

Vous n'avez même pas, Messieurs, à regarder si loin en arrière. Dans quelle province la minorité, tant au point de vue scolaire qu'à tous les autres, est-elle plus royalement traitée que dans la province de Québec? Connaissez-vous un régime scolaire plus juste que le nôtre, mieux adapté aux faits et à la psychologie, où Anglais et Français, protestants et catholiques disposent, dans une souveraine liberté, d'eux-mêmes et de l'éducation de leurs enfants, par le truchement de comités indépendants? Je ne viens pas ici dresser un réquisitoire ni prononcer un panégyrique. Les deux seraient intempestifs. Je viens évoquer la vérité, simple et nue. Je viens vous dire, par exemple, que nous avons passé l'éponge sur bien des choses, en

oblitérant même le souvenir en nous, pour entrer résolument en lice à vos côtés, en 1914-18. Et combien plus encore maintenant! Nous ne voulions pas, nous ne pouvions pas consentir à ce que le Canada fût grand dans la guerre comme il l'est dans la paix, sans que nous eussions la joie de le servir.

Messieurs, par bonheur, nombreux sont ceux d'entre vous qui ont répondu à notre geste. Je nomme ici William Henry Moore, l'auteur de *Clash*; Arthur Hawkes, l'auteur de *Birthright*; P. F. Morley, l'auteur de *Bridging the Chasm*; Lorne Pierce, l'auteur de *Toward the Bonne Entente* et du premier ouvrage d'Histoire et de Critique Littéraire canadienne-anglaise et canadienne-française; le Colonel Wilfrid Bovey, auteur de *Canadien*. J'inscris au tableau un Howard Ferguson et un Harry Stapells qui furent les instigateurs de ces voyages de bonne entente auxquels nous souscrivîmes avec tant de plaisir. Je rappelle le nom de F.-C.-A. Jeanneret qui, pendant dix ans, soutenu par le ministère de l'Education de l'Ontario, a amené vos jeunes professeurs suivre des cours de langue française au Collège de Sillery, à Québec, et a formé ainsi près de mille maîtres devenus des propagandistes d'harmonie entre les races et les provinces.

Et je vous redis, Messieurs, que l'unité pan-canadienne est possible, si nous continuons de prendre les moyens urgents qui l'assurent. Lorsque nous, Canadiens français, nous voulons que nos enfants parlent bien l'anglais et que l'anglais soit leur langue seconde, toute révérence étant gardée pour le français, notre idiome sacré, nous ne songeons pas uniquement que nous leur donnons par cela même accès aux fonctions diverses de l'économie nationale, mais encore que nous les munissons d'un outil qui les mettra en état de mieux communiquer avec votre pensée, de mieux comprendre vos formes personnelles de civilisation, vos modalités d'être et d'agir, car l'unité pan-canadienne ne se fera jamais dans l'inintelligence de nos conditions respectives.

Or, cet équilibre, il convient de l'entendre comme fondé

sur de réciproques concessions et avantages. Il ne faut pas qu'à l'heure où nous répandons chez nous l'étude de l'anglais, l'on restreigne ailleurs celle du français.

Rien ne nous touche plus que d'entendre nos compatriotes de langue anglaise parler le français. Et il ne saurait en être autrement de vous, Messieurs, lorsque nous parlons anglais.

J'ai la joie de rendre ce témoignage aux Anglo-Canadiens de la province de Québec qu'ils s'appliquent avec un succès toujours grandissant à l'étude du français. Nous leur en sommes reconnaissants et nous voudrions que, dans toutes les provinces du Canada, notre parler fût de plus en plus populaire. Lorsque les deux langues maîtresses du pays seront d'un usage courant, d'un océan à l'autre, nous aurons tellement multiplié les points de rencontre entre nos deux races, que bien de difficultés se seront d'elles-mêmes aplanies, sans qu'il faille recourir pour cela à la persuasion, aux congrès, aux campagnes de presse et d'opinion.

Il va de soi que l'unité ainsi conçue n'enlèvera rien de leurs caractéristiques à chacune de nos provinces, à nos mœurs et coutumes, à nos pratiques religieuses, à notre vie culturelle. Ce dont nous devons nous garder, c'est de nous développer isolément. C'est par l'esprit et le cœur que nous nous unirons. L'esprit nous fournira les raisons d'ordre économique, constitutionnel et social; et le cœur, les raisons d'amitié. Dans le respect des uns et des autres, quelles tâches ne pouvons-nous entreprendre et mener à bien!

La guerre actuelle nous trouve à ce confluent, à ce point où convergent nos résolutions, à ce moment de notre canadianisme. Suivant la formule heureuse et qu'il faut sans cesse répéter, c'est d'un élan volontaire et spontané que nous avons volé au secours de la France et à l'aide de la Grande-Bretagne. Les Canadiens français comme les Canadiens anglais sont une partie constituante du Canada. Ils sont la majorité dans la province de Québec, et, à des degrés variables, la minorité ailleurs. Mais, partout, ils

sont présents; partout, ils font sentir cette présence; partout, ils contribuent à l'essor de la patrie totale; partout, ils enrichissent de leur culture, de leur langue, de leur labeur, de leur dévouement, de leurs sacrifices, le patrimoine du Canada tout entier. Ce Canada, ils s'arment pour le défendre contre l'agresseur éventuel, d'où qu'il vienne. Messieurs, nos conscrits n'ont rien à se reprocher. Ils se sont enrôlés d'aussi bon cœur que les vôtres. Ils remplissent leur devoir avec le même esprit de discipline que vos fils. La grande voix du Canada vibre en eux de fibre en fibre. Ils sont fiers de leur droit d'ainesse et, assumant toutes les responsabilités qui leur incombent, soumis aux lois et voués à une cause éminente, ils réclament l'accomplissement efficace de l'esprit et de la lettre de la constitution canadienne, non pas dans telle ou telle partie de l'immense territoire national, mais, de la mer à la mer, comme il est inscrit au blason du Canada.

Ils croient suffisamment prouvée la justesse de ce principe pour en faire le fondement de l'unité canadienne.

La Société Nationale Saint-Jean-Baptiste de Québec vient de lancer un appel aux Canadiens français et aux Canadiens anglais, afin qu'ils trouvent "une formule de canadianisme ayant pour but la grandeur du Canada." Cet appel a été adressé aux universités, à la presse, à chaque membre des assemblées législatives provinciales du Canada et aux membres du parlement fédéral. Il y est affirmé que la coopération complète entre les races est plus que jamais essentielle et "que les Canadiens de langue française et de langue anglaise ont un égal intérêt à se faire une idée commune de leur avenir". On y lit en outre qu'il est temps d'accorder à notre province et aux nôtres une part adéquate des travaux de défense nationale, des postes responsables dans l'armée, l'administration et le gouvernement. On y prie des personnes influentes des deux côtés de s'employer à parfaire une véritable compréhension mutuelle.

Messieurs, si vous lisez les journaux français de ma province, vous y verrez le chaleureux accueil dont on a

voulu marquer la publication des paroles de M. W. A. Tucker, député de Rosthern, Saskatchewan, à notre sujet. Elles nous atteignent au plus vif de l'âme. Prononcées ces jours-ci, à la Chambre des Communes, elles ont un merveilleux retentissement :

“Tâchons, dit M. Tucker, de montrer à nos compatriotes qui parlent une langue canadienne, comme nous, que nous ne voulons leur enlever aucun de leurs droits, que nous les respectons pleinement et que nous sommes prêts à les rejoindre à mi-chemin pour tout ce qui est juste en vertu du pacte fédératif.”

Et je me permets de souligner deux autres passages du discours de M. Tucker :

“Nous n’aurons pas de véritable unité nationale si, après avoir conclu un pacte comme celui de la Confédération, nous le déchirons et n’y faisons pas honneur.”

---

“C’est en effet le propre du génie du peuple britannique d’exécuter un contrat, de tolérer et de respecter les désirs des minorités, surtout lorsque ces minorités, aux bons comme aux mauvais jours, ont été loyales jusqu’au fond du cœur.”

Fortifiés par ces assurances et convaincus du bien-fondé de nos revendications, nous ne marchandons rien de ce que le Canada veut de nous. Parcourez la province de Québec, voyez nos fils sous les armes, nos ouvriers à l’usine, nos artisans à l’atelier, nos manufacturiers et nos fonctionnaires au bureau, nos marchands au comptoir, nos financiers au guichet, nos cultivateurs au sillon. Dépassez les frontières de la province, à l’est et à l’ouest. Il n’est aucun lieu où vous ne trouviez les nôtres au service du Canada, aiguisant leur épée, ravitaillant nos troupes, celles de la Grande-Bretagne et des nations-sœurs du

Commonwealth. A la ruche nationale, il n'est pas une abeille canadienne-française qui n'apporte son miel, à côté de celui des abeilles canadiennes-anglaises. Et j'ai le légitime orgueil de proclamer de nouveau que nos concitoyens anglais de la province de Québec veulent autant que nous réaliser cette unité chez nous en même temps que nous la prêchons ailleurs.

Unité d'intention, unité de fait, unité générale, équité sur toute la ligne, aux dépens d'aucun de nos caractères et de nos particularismes respectifs à vous et à nous, voilà ce qui nous vaudra, une fois le Néo-Paganisme terrassé, de regarder l'avenir avec cette confiance sereine qui double la vigueur de l'action commune.

Messieurs, vos pères ont été des héros, et les nôtres aussi. Au frémissement qui traverse vos âmes et les nôtres, nous sentons bien que les vertus ancestrales sont toujours vivantes en nous.

La liste est longue de vos héros contemporains. La nôtre ne l'est pas moins. Ici encore s'établit l'équilibre, en pleine unité totale canadienne. Vous entretiendrais des glorieux faits d'armes de deux des nôtres, le caporal Joseph Keable, Croix Victoria, ou le lieutenant Jean Brillant, aussi Croix Victoria? Égaul dans la mort, égaux dans la gloire, ils dorment leur éternel sommeil près de tant des leurs dont le sacrifice fut celui de héros inconnus.

Il faudrait tout dire, tout exprimer; et, devant cette tâche, les lèvres humaines demeurent impuissantes. Laissez-moi toutefois vous répéter une seule citation officielle, puisque le temps m'est mesuré.

“Le Lieutenant Jean Brillant, M.C., du 22e Bataillon, Régiment de Québec.

Pour la plus éclatante bravoure et un dévouement presque surhumain au devoir, pendant les opérations du huit et neuf août, Mil Neuf Cent Dix-Huit, dans l'attaque et dans l'avance de douze milles, aux environs de Villers Breton-

neux, à l'est de Maharicourt. Le Lieutenant Brillant était à la tête d'une compagnie qu'il conduisait à l'attaque pendant ces deux jours, avec un courage absolu, une extraordinaire habileté et un superbe esprit d'initiative, l'étendue de l'avance étant de 12 milles. Le premier jour, peu après que l'attaque eut commencé, le flanc gauche de sa compagnie fut arrêté par une mitrailleuse ennemie. Le Lieutenant Brillant se précipita et s'empara de la mitrailleuse, tuant lui-même deux des servants. Ayant été blessé à la cuisse, au cours de ce combat, il refusa de quitter son poste. Un peu après trois heures, le même jour, la compagnie du Lieutenant Brillant fut arrêtée par un feu violent venu d'un nid de mitrailleuses établi dans les maisons de la partie nord de Vrely. Il reconnut personnellement le terrain, organisa un parti de deux pelotons et s'élança droit sur le nid de mitrailleuses. 150 Allemands et 15 mitrailleuses furent pris. Le Lieutenant Brillant tua cinq Allemands et fut blessé de nouveau, cette fois à l'épaule. Sa blessure fut pansée immédiatement, mais il refusa de nouveau de se faire évacuer. Vers six heures du soir, le même jour, après que sa compagnie eut atteint une ligne à l'est de Maharicourt, ce brave officier vit une pièce de campagne, tirant sur ses hommes, en terrain découvert, du bois de Maucourt. Il organisa un détachement qu'il lança sur le canon. Après une avance de 600 verges, il fut sérieusement blessé à l'abdomen. Malgré cette troisième blessure, il continua à avancer plus de 200 verges et tomba inconscient, épuisé et perdant tout son sang."

L'admirable exemple du Lieutenant Brillant au cours de cette journée enflamma ses hommes d'un enthousiasme et d'une ardeur insurpassa-

bles et contribua puissamment au succès du bataillon.

Or, Messieurs, savez-vous quelle a été l'ultime pensée de ce preux? Ecoutez son biographe nous la rapporter textuellement:

“Transportez-moi à l'arrière pour que mes hommes ne me voient pas souffrir; non que je craigne la souffrance, mais je redoute qu'elle les affecte et les décourage.”

Messieurs, mes amis plutôt, je vous ai fait entendre la voix de Québec et démontré qu'elle ne diffère point de celle de nos concitoyens anglais qui pensent comme nous en fonction de l'unité nationale. Aucune de mes paroles ni de celles que j'ai évoquées n'ont été vides. Pourtant, je n'ai plus qu'à me taire après que nous soit apparue la figure auguste de Jean Brillant, fils de notre race, continuateur de notre histoire dont il signe de son sang une page glorieuse entre toutes, afin que, l'ayant relue, nous fassions le serment de ne point démeriter au regard de nos morts.

Séparatistes, Messieurs, nous ne le sommes pas, nous ne pouvons l'être! Nous avons consenti au Canada trop de sacrifices. Il n'est pas une motte de sol de la patrie qui n'ait été foulée par les nôtres; pas une ville, pas un village qui n'aient donné naissance à des bâtisseurs de pays, à des faiseurs d'hommes, à un héros discret ou illustre. Nous ne renonçons à aucune parcelle de notre patrimoine, car il s'identifie à nous et nous à lui. Bien plus, vous nous comprenez assez désormais pour savoir que nous n'abandonnerons jamais nos frères canadiens-français des autres provinces. Nous exigeons simplement que l'on nous respecte comme nous respectons les autres, et que notre conception de l'indissoluble unité du Canada dans la guerre et dans la paix soit admise comme partant d'un cœur fervent et réaliste tout à la fois, dont l'idéal est de servir la patrie, dressée de toutes les puissances de son être, pour que l'opprobe et la honte du joug nazi n'atteignent point

nos bords et que la couronne britannique ne cesse de trouver au Canada son plus beau fleuron.

Si le résultat de ma visite ici est de rapprocher davantage nos deux provinces, qui sont la clef de voûte de tout l'édifice confédératif, je remercierai Dieu d'avoir fait de moi l'humble instrument d'une grande œuvre, et je vous inviterai, M. le président, Messieurs, à venir à votre tour dans la province de Québec nous apporter votre message d'unité.

ADÉLARD GODBOUT,

*Premier ministre de la province de Québec*



## **Énorme retentissement dans tout le pays**

---

### LES JOURNAUX DE LANGUE ANGLAISE

L'honorable Adélar Godbout, premier ministre du Québec, a apporté hier à Toronto et à tous les Canadiens de langue anglaise un claironnant message des buts, des aspirations et des idéals de ses compatriotes canadiens-français. Il n'arrive pas souvent qu'un auditoire à Toronto ou ailleurs au Canada entende pareil discours d'un leader canadien-français...

M. Godbout, qui n'a maintenant que 48 ans, est né sur une ferme et son père avant lui fit partie de la Législature du Québec. Maurice Duplessis, ancien premier ministre du Québec, qui mena un fougueux mouvement nationaliste tendant directement à l'isolationnisme, trouva la défaite aux mains de cet homme calme et mince qui a parlé hier à Toronto.

Le GLOBE AND MAIL de Toronto, 5 déc. 1940.

---

Il y a plus d'un demi-siècle, sir Wilfrid Laurier, parlant devant un grand auditoire à Toronto, disait: "Je sais que c'est un grand désavantage pour un Canadien français de ne pas parler l'anglais. Les hommes qui ne parlent que le français sur ce continent sont dans une grande infériorité, et s'ils apprenaient l'anglais, il en résulterait qu'ils pourraient parler deux langues, et que l'avantage serait entièrement de leur côté." C'était en 1889. En 1940, un autre homme d'État canadien-français a exprimé à Toronto des sentiments à peu près semblables... Mais M. Godbout a pu annoncer que le Québec comprenait maintenant la nécessité d'une instruction anglaise plus adéquate dans les écoles de cette province.

Le DAILY STAR de Toronto, 5 déc. 1940.

---

Le premier ministre Godbout a apporté le bon vouloir du Québec à l'Ontario hier avec une indéniable sincérité et il a exposé les idéals des Canadiens français d'une manière qui ne pouvait manquer de lui gagner la confiance de son auditoire... Le geste aurait dû venir de la majorité de langue anglaise, mais anglais ou français, il vient d'un homme public qui est ardent et enthousiaste, et qui est assez courageux pour parler franchement dans une langue ou dans l'autre.

Le GLOBE AND MAIL de Toronto, 5 déc. 1940.

Il (M. Godbout) ne semble pas être homme à orienter comme il le fait un tiers de la nation vers un nouvel horizon social. Il est mince, blond, d'une taille légèrement inférieure à la moyenne. On ne le distinguerait pas dans une foule. Mais lorsqu'il tend la main et vous donne un sourire de bienvenue, tout s'éclaire autour de vous... Il emploie un français superbe... Lorsqu'il parle, il le fait avec tant de vérité et de sincérité qu'il brille tout simplement comme une lumière électrique.

Le SATURDAY NIGHT de Toronto, Ont., 14 déc. 1940.

L'hon. Adélard Godbout, premier ministre du Québec, a prononcé hier à Toronto un discours qui semble avoir été extraordinaire si l'on en juge par la façon dont il a été accueilli et l'enthousiasme qu'il a créé... Ce journal a souvent regretté que la population de l'Ontario et des autres parties du Canada ne connaît pas mieux le Québec... En traversant une frontière provinciale plutôt qu'une frontière internationale, ils (les Canadiens de langue anglaise) trouveraient un pays riche d'histoire et de traditions... Personne ne peut prétendre connaître le Canada s'il n'a pas vu le Québec.

Le NEWS-CHRONICLE de Port-Arthur, Ont., 5 déc. 1940.

L'hon. Adélard Godbout, premier ministre du Québec, fait merveille comme ambassadeur de bonne volonté pour sa province. Son discours d'hier à Toronto n'est qu'une de ses activités. Au cours des quelques derniers mois, M. Godbout a travaillé pour l'unité et la bonne volonté entre le Québec et le reste du Canada...

Nous sommes tous des Canadiens et les discours comme celui de M. Godbout hier à Toronto aident à cimenter les sentiments d'amitié qui devraient toujours exister entre toutes les provinces du Canada.

W.-L. Clark dans le STAR de Windsor, Ont., 5 déc. 1940.

Comme les faits de l'histoire l'y autorisaient, M. Godbout a fait observer que les Canadiens français avaient été les premiers blancs à coloniser ce qui est aujourd'hui le Canada. Il a dit que les Canadiens français étaient "les plus canadiens des Canadiens" au sens que leurs racines tirent leur subsistance du sol canadien depuis plus longtemps que celles de toute autre race... Ce sont là des faits que les Canadiens anglais oublient peut-être trop souvent. Et c'est parce que nous les oublions que nous sommes parfois incapables de comprendre le point de vue des Canadiens français sur les problèmes nationaux.

Le BEACON-HERALD de Stratford, Ont., 5 déc. 1940.

Unité, amitié et fair-play. Le mot d'ordre de M. Godbout est bon pour le Canada en temps de paix comme en temps de guerre. Son message à la population de l'Ontario est empreint de résolution et porte la marque d'un véritable homme d'État, et la façon dont M. Godbout a contribué ainsi à une meilleure entente entre nos deux races n'a pas peu de signification.

Le JOURNAL d'Ottawa, 5 déc. 1940.

Un homme aux manières délicates, réservé, dont on n'attendait pas beaucoup, l'hon. Adélard Godbout, premier ministre du Québec, est en train de devenir "l'homme de l'heure" au Canada. Au cours des dernières semaines, il est apparu comme un homme qui a une mission bien définie et qui sait s'en acquitter...

Il y a toute raison de croire que M. Godbout a été chargé de cette mission par quelqu'un qui l'a choisi pour l'accomplir. Il ne fait pas une campagne entièrement personnelle, mais plutôt une campagne qui a été soigneusement préparée, probablement par un groupe de Canadiens français influents désireux de fonder le Canada en un tout plus solide. Il a montré, cependant, qu'il était l'homme voulu pour conduire publiquement l'entreprise.

Le STAR de Windsor, Ont., 5 déc. 1940.

L'émouvant plaidoyer que le premier ministre Adélard Godbout du Québec a fait dans un discours à Toronto hier en faveur d'une "unité nationale pan-canadienne", devant s'accomplir aux dépens ni d'une race ni de l'autre mais à l'avantage de toutes, trouvera une réponse dans le cœur des Canadiens d'un bout à l'autre du Dominion... Le premier ministre Godbout a parlé franchement à ses propres administrés en leur disant qu'ils devaient apprendre l'anglais s'ils voulaient jouer le rôle qu'ils ambitionnent sur un continent où l'anglais est la langue de la vaste majorité. Et il fait bien d'adresser aussi son plaidoyer pour l'unité aux résidents de langue anglaise du Dominion.

Le STAR de Sault-Ste-Marie, Ont., 5 déc. 1940.

M. Godbout n'a laissé aucun doute sur l'attitude du Canada français en ce qui concerne l'unité nationale. Il a dit avec raison que les citoyens de langue française du Canada étaient les plus canadiens des Canadiens, car, ajouta-t-il, "notre pays c'est le Canada; notre patrie c'est le Canada"... C'était là le véritable esprit du Canada français qui parlait. Sa voix, nous en sommes certains, aura des échos pour lui répondre dans tout notre pays. Et si c'est là l'attitude des chefs de sa race, quelle doit être l'attitude de ceux qui parlent la langue maternelle de l'Angleterre?

Le DAILY HERALD de Montréal, 5 décembre 1940.

Le rêve du premier ministre Godbout d'une unité effectuée aux dépens d'aucune des principales races de ce grand pays, mais à l'avantage de toutes, peut se réaliser. Il ne sera pas réalisé par de simples discours — bien que des discours tels que celui que l'hon. Adélarde Godbout a prononcé hier soient utiles. Il faudra une politique coopérative et persistante de la part des législateurs du Canada... Mais la barrière (des langues) peut être renversée et renversée vite au moyen du principe même que préconise le premier ministre Godbout. Enseigner l'anglais et le français dans toutes les écoles de tout le pays... Ceci n'est qu'un pas, un pas auquel M. Godbout songeait probablement. Mais ce n'est que par des moyens aussi simples qu'on atteindra enfin le grand but qu'il a en vue.

L'EXPOSITOR de Brantford, Ont., 5 déc. 1940.

Il est difficile, pour quiconque n'est pas un partisan fanatique, de critiquer une seule des remarques de M. Godbout. D'autre part, nous croyons que tous les hommes de bonne volonté au Canada, quelles que soient leurs origines ethniques, ne peuvent qu'approuver de tout cœur les doctrines que M. Godbout a entrepris de prêcher. Ces doctrines ne sont pas entièrement de lui, comme il serait lui-même le premier à l'admettre. Mais nous croyons qu'aucune voix ne s'est fait entendre jusqu'ici au Canada, aussi éloquente et aussi puissante, ou d'une logique plus persuasive, que celle de M. Godbout, dans ce discours où il a indiqué les moyens d'assurer le plus grand bien du plus grand nombre au Canada.

Le LAKE SHORE ECHO de Gardenvale (Qué.), 5 déc. 1940

En quatre ou cinq discours, M. Godbout semble avoir fait plus pour l'établissement d'une véritable compréhension entre les deux groupes ethniques du pays que la plupart de ceux qui ont joué sur le thème de l'unité n'ont pu le faire en mille discours... Il n'est pas hasardé de dire que M. Godbout n'entend pas le dixième des applaudissements que ses discours soulèvent. Lorsqu'il fait un discours dans le Québec, tout le reste du Canada, en lisant le compte rendu, se sent réjoui et se dit: "Voilà ce que quelqu'un aurait dû dire au Québec depuis longtemps." Lorsqu'il a prononcé son discours à Toronto, nous serions grandement surpris si tout le Québec ne s'est pas senti réjoui et ne s'est pas dit: "Voilà ce que quelqu'un aurait dû dire à l'Ontario depuis longtemps."... Les discours de M. Godbout ont ceci pour résultat que les mécontentes sont balayées par la franchise.

Le WHIG-STANDARD de Kingston, Ont., 5 décembre 1940.

Le premier ministre Godbout a invité les Canadiens des autres provinces à aller dans le Québec pour mieux connaître leurs compatriotes de langue française. Cette invitation du premier ministre du Québec devrait avoir une réponse empressée. Il est très à souhaiter que le vrai Québec soit mieux connu. La vie de cette province devrait en particulier être mieux comprise ailleurs au Canada.

Le CITIZEN d'Ottawa, Ont., 7 décembre 1940.

... Nous assistons à une renaissance du mouvement de la Bonne Entente... La visite du premier ministre Godbout hier à Toronto caractérise ce nouvel esprit. Il n'a pas permis aux membres du Canadian Club et de l'Empire Club là d'espérer que le Canada français abandonne jamais sa position historique, renonce à aucune de ses aspirations, assume les manières anglaises et entre dans la communauté canadienne comme un groupe d'Anglais de fraîche date... Le premier ministre est allé à la racine des différends qui ont séparé jusqu'ici les Français et les Anglais...

Le DAILY STAR de Montréal, 5 décembre 1940.

Il faut applaudir à la façon dont le premier ministre Godbout persiste dans sa mission pour l'unité canadienne... Vu que l'enthousiasme du premier ministre du Québec pour cette cause peut être considéré comme une preuve du désir sincère des Canadiens français de collaborer pour atteindre à un plus haut degré d'unité, les Canadiens de langue anglaise de l'Ontario et d'ailleurs n'hésiteront pas à agir réciproquement avec une égale ferveur. C'est pourquoi la visite de M. Godbout à Toronto... ne peut manquer de répandre d'une manière appréciable cette bonne volonté et cette compréhension mutuelles qui sont si nécessaires au raffermissement de l'unité nationale dans tout le Dominion.

La GAZETTE de Montréal, 5 décembre 1940.

L'hon. Adélard Godbout, premier ministre de la province de Québec, a prononcé hier à Toronto devant l'Empire Club et le Canadian Club un discours remarquable où il a fait un plaidoyer fascinant pour une meilleure compréhension entre les éléments de langue anglaise et de langue française au Canada... On ne peut en douter, la Deuxième Grande Guerre rapproche plus près les populations de l'Ontario et du Québec et leur donne l'occasion de mieux se connaître et de mieux apprécier leurs qualités respectives.

L'OBSERVER de Sarnia, Ont., 5 décembre 1940.

Le discours du premier ministre Godbout... est à imprimer et à répandre dans tout le Canada. Ce fut une vigoureuse et parfois éloquente déclaration des origines historiques de leur place actuelle sur la scène canadienne. Avant tout, ce fut un appel à l'unité nationale...

Il va sans dire que les compatriotes canadiens-français de M. Godbout lui sauront gré de la franchise avec laquelle il a parlé pour eux à Toronto. Mais — et nous appuyons sur ce point — la minorité de langue anglaise du Québec n'en éprouvera pas une satisfaction moins grande, car elle sait combien parfaitement il a défini sa position dans cette province, où la majorité lui laisse une liberté complète dans les questions qui offrent le plus d'intérêt pour elle et ses enfants.

Le STANDARD de Montréal, 5 décembre 1940.

Comme on pouvait s'y attendre, le premier ministre Godbout a créé une impression très favorable dans la province voisine par son discours à Toronto sur "l'unité pan-canadienne", si l'on en juge par la réaction de la presse ontarienne... Le Québec ne saurait non plus avoir un missionnaire plus sympathique, ou plus persuasif. Sous ce rapport, nous n'avons pas besoin de revenir sur l'hommage que nous avons déjà rendu à M. Godbout pour ses efforts patriotiques.

Le CHRONICLE-TELEGRAPH de Québec, 7 décembre 1940.

Il y a sûrement plus d'unité au Canada dans la présente guerre que dans la dernière, et il est encourageant et beau d'entendre le premier ministre du Québec parler comme il l'a fait. En somme, où est le pays, en exceptant nos voisins du sud, où la tolérance religieuse et la tolérance en ce qui concerne toutes les choses de la vie ordinaire, est plus grande qu'au Canada?

Le STANDARD de St. Catharines, Ont., 7 décembre 1940.

Le premier ministre Godbout du Québec a visité Toronto il y a quelques jours et il a parlé devant deux grands clubs ici... Il a exprimé aussi l'espoir que les éléments de langue française et de langue anglaise entretinssent toujours des relations amicales. Cela signifie que ceux qui ne connaissent pas la langue française feraient bien de l'apprendre... Quant aux impérialistes, il n'y a sûrement pas de plus grands impérialistes que le roi George VI et la reine Elizabeth. Pourtant, aux premiers vœux de bienvenue du Canada, ils répondirent courtoisement en anglais et aussi en français.

Le WEST TORONTO POST de Toronto, Ont., 12 décembre 1940.

... mais Godbout parle avec la voix authentique du Québec et chaque fois qu'il paraît en public, il grandit aux yeux du peuple canadien... C'est là la véritable voix du Canada français en ce temps de crise et personne n'est mieux en mesure de la faire entendre que l'honorable M. Godbout, qui jouit de la confiance de la grande majorité dans la province dont il dirige le gouvernement.

Le RECORDER-TIMES de Brockville, Ont., 5 décembre 1940.

---

Le premier ministre Joseph-A. Godbout du Québec menace de devenir aussi populaire dans l'Ontario qu'il l'est dans le Québec... Il a rendu un grand service en nous disant à tous sa façon de penser... L'Ontario serait indigne de lui-même s'il ne répondait pas à un appel semblable. Le Canada a le malheur d'avoir certains hommes publics qui préfèrent suivre la route facile, c'est-à-dire exploiter les préjugés, et l'attitude patriotique de M. Godbout devrait faire rougir les démagogues... Nous avons besoin au Canada de tolérance et de respect pour les vues de tous nos compatriotes dont la langue maternelle n'est pas l'anglais.

Le Québec, par l'entremise de son premier ministre, a posé un geste de bonne volonté et de compréhension qui ne peut passer inaperçu. Il peut être assuré d'une réponse cordiale.

Le STAR de Sault-Ste-Marie, Ont., 12 décembre 1940.

---

Le premier ministre Godbout du Québec a déclaré, lors de sa première visite officielle à Toronto la semaine dernière, que le Canada français désirait sincèrement porter sa part du poids de la guerre et favoriser l'unité nationale. C'est là une déclaration réjouissante. "L'attitude du Québec à l'égard du conflit est saine et loyale comme la vôtre", a-t-il dit en parlant à un grand auditoire ici. La population de l'Ontario ne devrait jamais faire quoi que ce soit pour troubler ce sentiment de bonne volonté réciproque.

La REVIEW de Toronto, Ont., 12 décembre 1940.

---

L'appel que le premier ministre Godbout du Québec a formulé mercredi devant le Canadian Club et l'Empire Club à Toronto en faveur d'une étroite corrélation de tous les Canadiens sur un plan supérieur, d'une unité pan-canadienne, est une question de grande importance à l'heure actuelle... Il adopte un point de vue plus patriotique que beaucoup de ses compatriotes...

La FREE PRESS de Nanaimo, Colombie-Canadienne, 7 déc. 1940.

## LES JOURNAUX DE LANGUE FRANÇAISE

Souhaitons que le discours de monsieur Godbout soit lu et médité par les populations anglaises d'Ontario et aussi par celles des autres provinces, y compris la nôtre. Car, si nous désirons sincèrement l'unité nationale, nous avons encore à apprendre certaines choses sur la façon de rendre cette unité pleinement profitable à la communauté canadienne.

LA PRESSE, Montréal, 5 décembre 1940.

---

Le premier ministre de la province de Québec, l'hon. Adélard Godbout, a conquis hier, en un seul discours, le cœur de la ville la plus impérialiste du pays... M. Godbout est un charmeur et même lorsqu'il parle anglais, c'est-à-dire une langue qui ne peut lui être aussi familière que la sienne, il enlève son auditoire... Cette magnifique leçon d'histoire canadienne que M. Godbout venait de donner à ses auditeurs torontois, émut grandement l'assistance qui l'applaudit à outrance, d'une façon qui surprit même les journalistes présents...

Le SOLEIL de Québec, 5 décembre 1940.

---

La presse anglo-canadienne donne un rayonnement enthousiaste au discours magistral prononcé à Toronto par l'honorable Adélard Godbout... Pour ne rester pas en dette de courtoisie envers l'élite de la Ville-Reine, il convient de rappeler qu'elle a le mérite d'avoir fourni au champion de la minorité la tribune le mieux placée pour que toute la nation entende le message patriotique de la province de Québec... M. Godbout a eu raison d'évoquer les grands faits de l'histoire du Canada pour convaincre ses compatriotes anglo-canadiens que la minorité française est plus foncièrement attachée à sa grande patrie que tout autre élément ethnique.

Le SOLEIL de Québec, 6 décembre 1940.

---

M. Godbout a fait impression à Toronto et son discours a connu des répercussions profondes; il a brillamment exposé qu'aucune union ne peut se concevoir sans la conjugaison étroite des deux forces suprêmes qui composent notre pays, sans qu'elle n'apporte à chacune une juste participation aux affaires de l'Etat, en un mot sans qu'elle ne sauvegarde les droits respectifs de l'une et de l'autre. La presse ontarienne a exalté l'attitude du premier ministre de Québec, sa sincérité et sa détermination.

L'ÉVÉNEMENT-JOURNAL, Québec, 5 décembre 1940.

L'hon. Adélard Godbout, premier ministre de la province de Québec, a prononcé, mercredi après-midi, à Toronto, une causerie qui aura certainement un bienfaisant retentissement dans tout le pays... Il faut lire le texte entier de cette causerie pour bien mesurer toute la justesse du raisonnement du premier ministre Godbout, son franc-parler, la profonde honnêteté de sa pensée et de son argumentation.

La TRIBUNE de Sherbrooke, 5 décembre 1940.

C'est la première fois, croyons-nous, que s'affirme de façon aussi précise et ferme, par la bouche du chef de la province de Québec, notre solidarité avec les Acadiens, les Franco-ontariens et les groupes français de l'Ouest...

Acadiens, Franco-ontariens et frères de l'Ouest accueilleront ces fières paroles du premier ministre de notre province tel un encouragement et un stimulant dans leur splendide et émouvante lutte pour demeurer ce que furent leurs pères: des Canadiens fidèles à leur foi et à leur langue.

LE NOUVELLISTE, Trois-Rivières, 9 décembre 1940.

L'honorable Adélard Godbout a parlé hier en véritable homme d'État. Ce n'était pas seulement le premier ministre du Québec, mais le chef du seul Etat canadien-français de la Confédération, qui faisait entendre la voix des trois millions de compatriotes de sa province et des 500,000 autres disséminés à travers le reste du pays... M. Godbout, à Toronto, s'est montré réaliste, sincère et courageux. Il n'est pas allé là dans l'intention de flatter son auditoire anglo-saxon; il y est allé pour lui dire la vérité. Nous l'en félicitons et remercions.

La PATRIE de Montréal, 5 décembre 1940.

Le premier ministre a fait plus que de prononcer un discours, il a posé un geste d'une signification profonde...

Nous ne doutons pas que ce magistral discours du premier ministre de la province aînée ne soit d'un précieux appoint à la bonne entente réciproque que nous souhaitons ardemment. M. Godbout, une fois de plus, nous a représentés avec fermeté et dignité. Tous les Canadiens français apprécient hautement l'esprit qui l'anime et se félicitent qu'il ait si justement traduit leur idéal collectif... M. Godbout n'aura pas à donner des explications sur ce qu'il n'a pas dit et ce qu'il avait voulu dire: il a su se faire comprendre.

Le CANADA de Montréal, 5 décembre 1940.

Tous les Canadiens français capables d'oublier leurs couleurs politiques seront fiers du discours prononcé hier, à Toronto, par l'honorable Adélard Godbout. C'est à titre de premier ministre de la province française de Québec, et non comme chef de parti, que M. Godbout a prononcé cette conférence. Avec franchise, avec courage, avec élan, il a dit à nos compatriotes de langue anglaise comment les Canadiens français du Québec et des autres provinces entendent "l'unité nationale pan-canadienne, qui ne s'effectuerait aux dépens ni des uns ni des autres, mais à l'avantage de tous".

Puissent nos compatriotes de langue anglaise méditer ce discours.

L'ACTION CATHOLIQUE de Québec, 5 décembre 1940.

---

Depuis que nos yeux sont ouverts à l'observation publique, jamais un chef politique de notre province n'est allé dire aussi bien, dans un milieu aussi heureusement choisi, autant de choses aussi opportunes à la fois... Aucun besoin d'être libéral pour clamer, à la suite de ce geste, une satisfaction sans réserve: il suffit d'être Canadien français, c'est-à-dire Canadien et soucieux de son avenir français.

L'ACTION CATHOLIQUE de Québec, 5 décembre 1940.

---

Le premier ministre de la province de Québec a déclaré à Toronto que la province de Québec était contre le séparatisme. Toute l'histoire du Canada français le prouve. La population canadienne-française a toujours voulu considérer le Canada et a toujours considéré le Canada, de Halifax à Vancouver, comme sa patrie.

Le DROIT d'Ottawa, Ont., 7 décembre 1940.

---

The Prime Minister has done more than to deliver a speech, he has made a profoundly significant gesture. . . There is no doubt that this masterly speech of the Prime Minister will be an invaluable contribution to the mutual understanding which we so earnestly desire. Once more, Mr. Godbout has represented us with firmness and dignity. All the French-Canadians highly appreciate his spirit and are gratified by his so exact interpretation of their common ideal. . . Mr. Godbout will have no explanation to give as to what he did not say or did not want to say; he spoke so as to be understood.

Montreal LE CANADA, Que., Dec. 5, 1940.

It is the first time, we believe, that our support of the Acadians, the Franco-Ontarians and the French groups of Western Canada is so neatly and firmly proclaimed by a leader of the province of Quebec . . .

Acadians, Franco-Ontarians and our brothers of the West will draw from those proud words of the Prime Minister of our province an encouragement and an incentive in their splendid struggle to remain what their forefathers have been: Canadians true to their faith and their mother tongue.

Three Rivers LE NOUVELLISTE, Que., Dec. 9, 1940.

---

The Hon. Adélard Godbout spoke yesterday as a real statesman. It was not only the Quebec premier, but also the leader of the single French-Canadian State in the Confederation who made heard the voice of his three millions compatriots in his province and of the 500,000 others scattered in the rest of the country. . . Mr. Godbout, at Toronto, has proved himself realistic, earnest, courageous. He did not go there to flatter his Anglo-Saxon audience; he went to tell them the truth. We congratulate and thank him for it.

Montreal LA PATRIE, Que., Dec. 5, 1940

---

All the French-Canadians who can discard their political colors will be proud of the speech delivered yesterday, in Toronto, by the Hon. Adélard Godbout. It was in his capacity as Prime Minister of the French Province of Quebec, and not as a party leader, that Mr. Godbout delivered this lecture. With frankness, courage, transport, he said to our English-speaking compatriots how the French-Canadians of Quebec and of the other provinces conceive "Pan-Canadian National Unity effected at the expense of neither one race nor the other but to the advantage of all".

Quebec L'ACTION CATHOLIQUE, Que., Dec. 5, 1940

---

Since we are observing public affairs, we submit that never did a political leader of our province go in a so happily chosen center, to say so well so many and altogether so timely things. . . One needs not be liberal to show unbounded satisfaction over this gesture; one needs only be French-Canadian, that is to say Canadian and conscious of his French future.

Quebec L'ACTION CATHOLIQUE, Que., Dec. 5, 1940

The Prime Minister of the Province of Quebec, Hon. Adélarde Godbout, has won yesterday, by a single speech, the heart of the most imperialist town in the country. . . Mr. Godbout is simply fascinating and even when he speaks English, a language with which he cannot be as much familiar as with his own, he stirs his audience. . . This splendid lecture on Canadian history which Mr. Godbout had just delivered deeply moved his audience of Torontonians, who roared applause in such a way as to astonish even the newspapermen who were there. . .

Quebec LE SOLEIL, Que., Dec. 5, 1940

---

The English-speaking press give an enthusiastic echo to the masterly speech delivered in Toronto by the Hon. Adélarde Godbout. In order not to be outvied in courteousness by the leading section of the Queen City, we might recall that they must be credited with having provided the leader of the minority with the best situated rostrum to ensure that the patriotic message of the Province of Quebec would be heard by the whole nation. . . Mr. Godbout did well to evoke the great facts of Canada's history to convince his English-speaking compatriots that the French minority are more profoundly attached to their great fatherland than any other racial element.

Quebec LE SOLEIL, Que., Dec. 6, 1940

---

Mr. Godbout has made a strong impression at Toronto and his speech has had deep responsive echoes; he brilliantly explained how no union is conceivable without a close dovetailing of the two supreme forces which constitute this country, without giving each a fair participation in the State affairs, without indeed safeguarding the respective rights of both. The Ontario press has extolled the position of the Quebec Premier, his earnestness and his determination.

Quebec L'ÉVÉNEMENT-JOURNAL, Que., Dec. 5, 1940.

---

The Honourable Adélarde Godbout, Prime Minister of the Province of Quebec, has delivered Wednesday afternoon in Toronto a lecture which will surely have a beneficial echo throughout the country. . . One must read the entire text of this lecture to be able to grasp perfectly all the justness of Premier Godbout's reasoning, his frankness, the deep honesty of his thought and of his argumentation.

Sherbrooke LA TRIBUNE, Que., Dec. 7, 1940

In four of five speeches, Mr. Godbout appears to have done more for real understanding between the two racial or language sections of the country than most harpers on the theme of unity have been able to do in a thousand speeches. . . It is safe to say that Mr. Godbout does not hear one-tenth of the applause which his speeches evoke. When he makes a speech in Quebec, all the rest of Canada reading the report of it, feels like cheering and says to itself: "That is the stuff that somebody should have told Quebec long ago." When he made his speech in Toronto we should be greatly surprised if all of Quebec did not feel like cheering and telling itself, "That's the stuff that somebody should have told Ontario long ago." . . . The result with Mr. Godbout's speeches is that misunderstandings are being swept away by frankness.

The Kingston WHIG-STANDARD, Ont., Dec. 5, 1940

---

The declaration of Premier Godbout of Quebec, on his first official visit to Toronto the past week, that French Canada's sincere aim is to share the burdens of war and to promote national unity is a gratifying utterance. "The attitude of Quebec towards the conflict is wholesome and loyal like yours," he said, addressing a large audience here. The people of Ontario should never give cause to have that feeling of mutual good-will disturbed.

The Toronto REVIEW, Ont., Dec. 12, 1940.

---

#### THE FRENCH LANGUAGE PRESS

It is to be hoped that Mr. Godbout's address will be read and meditated upon by the English-speaking people in Ontario as well as by the people (both French and English) of the other provinces, included ours. For, if we truly wish for national unity, we still have certain things to learn about the way to ensure that the Canadian community may fully benefit by it.

Montreal LA PRESSE, Que., Dec. 5, 1940.

---

The Prime Minister of the Province of Quebec stated in Toronto that the Province of Quebec was against separatism. All the history of French Canada proves that. The French-Canadian people have always wanted to consider Canada, and did always consider Canada, from Halifax to Vancouver, as their fatherland.

Ottawa LE DROIT, Ont., Dec. 7, 1940

The Hon. Adélarde Godbout, premier of the Province of Quebec, delivered a striking address before the Empire Club and the Canadian Club at Toronto, yesterday, in which he offered a fascinating plea for a better understanding between the English and French speaking elements of Canada. . . It cannot be doubted that the Second World War is drawing the people of Ontario and Quebec closer together and giving them the opportunity to know each other better and appreciate each other's qualities.

The Sarnia OBSERVER, Ont., Dec. 5, 1940

---

Premier Godbout of Quebec visited Toronto a few days ago and addressed two big clubs here. . . He expressed the hope also that the French and English-speaking elements will always have a friendly relationship. This means that it is a good thing for those who do not use the French tongue, to learn that language. . . As to Imperialism, surely there are no greater Imperialists than King George VI and Queen Elizabeth. In replying to Canada's welcome their first courteous responses were given in English and also in French.

The West Toronto POST, Ont., Dec. 12, 1940

---

Premier Joseph A. Godbout, of Quebec, threatens to become as popular in Ontario as he is in Quebec. . . He has done great service by telling all of us what he thinks. . . Ontario would be pretty poor stuff if it didn't respond to an appeal of that kind. Canada is not fortunate in some of its public men who follow the easy path of playing on prejudice and Mr. Godbout's patriotic stand should shame the soap box crowd. . . We need tolerance in Canada and respect for the views of all our fellow Canadians whose mother tongue is not English.

Quebec, through its Premier, has made a notable gesture of good-will and understanding. It can be sure that it will meet with a hearty response.

The Sault Ste. Marie STAR, Ont., Dec. 12, 1940.

---

The appeal which Premier Godbout of Quebec voiced on Wednesday speaking to the Toronto Canadian and Empire Clubs, for the close correlation on a higher place of all Canadians, a pan-Canadian unity, is a matter of great importance at this time. . . He adopts a more patriotic viewpoint than many of his compatriots. . .

The Nanaimo FREE PRESS, British Columbia, Dec. 7, 1940.

Premier Godbout is to be applauded for the persistency of his mission for Canadian unity... As the Quebec Premier's enthusiasm for the cause may be regarded as an earnest of French-Canadian readiness to co-operate in the attainment of a wider standard of unity, Canadians of the English language in Ontario as elsewhere will not hesitate to reciprocate with equal fervor. Hence the visit of Mr. Godbout to Toronto... cannot fail to result in an appreciative spread of that mutual good-will and understanding which is so necessary to a deepening of national unity throughout the Dominion.

The Montreal GAZETTE, Dec. 5, 1940.

Premier Godbout's speech... should be printed and circulated throughout Canada. It was... a forceful and at times eloquent statement of the historical background of their present place in the Canadian scene. Above all, it was a call for national unity...

It goes without saying that Mr. Godbout's French-Canadian compatriots will be gratified indeed by the frankness with which he spoke for them in Toronto. But — and this bears emphasizing — there will as well be no less satisfaction felt by the English-speaking minority of Quebec who know how accurately he described their position in this Province, with freedom from interference by the majority in matters of the greatest moment to them and to their children.

The Montreal STANDARD, Dec. 5, 1940.

As was to be expected, Premier Godbout has made a highly favorable impression in the neighboring Province by his Toronto address on "Pan-Canadian Unity", judging from the reaction of the Ontario press... Nor could Quebec easily find a more sympathetic, more persuasive missionary. In this connection there is no need for us to repeat or revise the tribute that we have already paid to Mr. Godbout for his patriotic efforts.

The Quebec CHRONICLE-TELEGRAPH, Dec. 5, 1940.

... But Godbout speaks with the authentic voice of Quebec and every time he appears in public he grows in stature as far as the people of Canada are concerned. . . That is the true voice of French Canada in this time of crisis and none is better able to utter it than the Hon. Godbout, who carries with him the great mass of sentiment in the province whose government he directs.

The Brockville RECORDER-TIMES, Ont., Dec. 5, 1940

Premier Godbout's vision of a unity effected at the expense of neither of the principal races in this broad land, but rather to the advantage of all, can be fulfilled. It will not be brought to the stage of reality by mere speeches — though speeches such as Adélarde Godbout gave yesterday are helpful. It will require carefully co-operative, persistent policy on the part of Canada's legislator... But the barrier (of languages) can be smashed and smashed quickly by following the very principle Premier Godbout advocates. Teach both English and French in all the schools all over the country... This is but one step, a step Mr. Godbout probably had in mind. But it is only by such common place procedures that the great goal he has in sight will be gained at last.

The Brantford EXPOSITOR, Ont., Dec. 5, 1940.

It would be difficult for any but the most bigoted partisan to take issue with any part of Mr. Godbout's remarks. On the other hand, we feel that all people of good will in Canada, whatever their racial origins, cannot but welcome wholeheartedly the doctrines which Mr. Godbout has set himself to preach. These doctrines are not wholly original with him, as he himself would be the first to admit. But we submit that no voice has been raised hitherto in Canada, so eloquently and so powerfully, or with a more persuasive logic, than that of Mr. Godbout, in his advocacy of the means to assure the greatest good of the greatest number, in Canada.

The LAKESHORE ECHO, Gardenvale, Que., Dec. 5, 1940.

We are witnessing a revival of that Bonne Entente movement... Premier Godbout's visit to Toronto yesterday typified the new spirit. He gave the Canadian and Empire Club members there no hope that French Canada will ever abandon its historical position, relinquish any of its aspirations, assume English ways and come into the Canadian comity as a body of hyphenate Englishmen... The Premier dug down to the root of the differences that heretofore have separated French and English...

The Montreal DAILY STAR, Dec. 5, 1940.

Certainly in this war, there is more Canadian unity than in the last and it is inspiring and splendid to hear from the Quebec Premier in the manner in which he has spoken... After all is said and done, excepting our neighbors to the South, where there is so great a tolerance in religion and tolerance in all things of common life, as in Canada?

The St. Catharines STANDARD, Ont., Dec. 7, 1940.

Mild-mannered and unobtrusive, a man from whom little was expected, Hon. Adélard Godbout, Premier of Quebec, is becoming the "man of the hour" in Canada. Within recent weeks he has blossomed forth as a man who has a definite mission and is performing it well. . .

There is good reason to believe that Mr. Godbout has been prompted to this mission by someone who has chosen him to carry it out. He is not entirely a personal campaign, but rather one which has been carefully charted, probably by an influential group of French-Canadians sincerely desirous of welding Canada into a more solid whole. He has, however, proven himself the right man to conduct the undertaking publicly.

The Windsor STAR, Ont., Dec. 5, 1940.

The moving plea of Premier Adélard Godbout of Quebec, in a speech in Toronto for a "pan-Canadian national unity", which would be at the expense of neither one race nor the other but to the advantage of all, will strike a responsive chord in Canadian hearts all over the Dominion. . . Premier Godbout has spoken frankly to his own people in telling them that they must know English if they are to play the part they would on a continent where English is the language of the vast majority. And he does well to address his plea for unity also to the English-speaking residents of the Dominion.

The Sault Ste. Marie STAR, Ont., Dec. 5, 1940.

Premier Godbout has invited the Canadian people in other provinces to come to Quebec to get to know the French speaking people of Canada better. There should be a neighborly response to this invitation by the Quebec premier. It is most desirable to know the real Quebec. Especially rural life in the province should be better understood elsewhere in Canada.

The Ottawa CITIZEN, Ont., Dec. 7, 1940

Mr. Godbout left no doubt as to where French Canada stands in this matter of national unity. Quite truly did he say that the French-speaking people of Canada are the most Canadian of Canadians, for "Our country it is Canada; our fatherland it is Canada." . . . There spoke the true spirit of French Canada. His voice, we are sure, will find responsive echoes from far and near throughout our country. And if his be the attitude of the leaders of his race, what is the attitude of those who speak the mother tongue of England?

The Montreal DAILY HERALD, Dec. 5, 1940.

It is over half a century now since Sir Wilfrid Laurier, addressing a great meeting at Toronto, said: "I know it is a great disadvantage for a French-Canadian not to speak English. Men who speak only French on this continent are in a great inferiority, and if they are to learn to speak English the consequence will be that they will speak two languages, and the advantage will be all on their side." That was in 1889. In 1940 another French-Canadian statesman has been expressing, in Toronto, somewhat similar sentiments... But Mr. Godbout is able to announce that Quebec is now awake to the necessity of more adequate instruction in English in that Province's schools...

The Toronto DAILY STAR, Dec. 5, 1940.

Hon. Adélarde Godbout, Premier of Quebec, delivered an address at Toronto yesterday which appears to have been rather unusual in the welcome given it and the enthusiasm which it created... It has sometimes seemed to this newspaper that it is regrettable the people of Ontario and other parts of Canada do not know Quebec better... They would, if they crossed a provincial rather than an international border, find in Quebec a land rich with history and tradition... No one can claim to know Canada unless he has seen Quebec.

The Port-Arthur NEWS-CHRONICLE, Ont., Dec. 5, 1940.

Hon. Adélarde Godbout, Premier of Quebec, is doing a big job as good-will ambassador for his province. His speech in Toronto yesterday was only one of his activities. For the last few months, Mr. Godbout has been promoting unity and good-will between Quebec and the rest of Canada...

We are all Canadians and speeches like that of Mr. Godbout in Toronto yesterday help cement the feeling of friendship that should always exist between all the provinces of Canada.

The Windsor STAR, Ont., Dec. 5, 1940.

As the facts of history entitled him to do, Mr. Godbout pointed out that French-Canadians were the original white settlers of what is now Canada. He described French-Canadians as "the most Canadians of Canadians" in the sense that their roots had been drawing sustenance from the soil of Canada for a longer time than those of any other race... These are facts which English-Canadians perhaps too often forget. Forgetting them, we sometimes fail to understand the French-Canadian viewpoint on national problems.

The Stratford BEACON HERALD, Ont., Dec. 5, 1940.

## The Echo Throughout the Country

---

### THE ENGLISH LANGUAGE NEWSPAPERS

Hon. Joseph-Adélarde Godbout, Premier of Quebec, yesterday brought to Toronto and to all English-speaking Canadians a ringing message of the aims, aspirations, and ideals of his fellow French-Canadians... Seldom has a Toronto or a Canadian audience heard such a speech from a French-Canadian leader...

Mr. Godbout, now only 48 years of age, was farm-born and his father before him served in the Quebec Legislature. Maurice Duplessis, former Premier of Quebec, who led a fiery nationalist movement which tended directly toward isolationism, met defeat at the hands of this quiet, slight man who spoke in Toronto yesterday...

The Toronto GLOBE AND MAIL, Dec. 5, 1940.

---

Premier Godbout brought Quebec's good-will to Ontario yesterday with unmistakable sincerity and with an exposition of French-Canadian ideals which could not fail to win the confidence of his audience... The gesture should have come from the English-speaking majority, but, English or French, it comes from a public man who is earnest and enthusiastic, and courageous enough to talk plainly in either language.

The Toronto GLOBE AND MAIL, Dec. 5, 1940.

---

He (Mr. Godbout) doesn't look like the sort of man to lead one-third of the nation along a new social path. He's slender, blond, just under medium height. You would never pick him out in a crowd. But when he stretches out his hand and gives you a welcoming smile, the day is definitely brighter... He uses beautiful French... When he speaks he talks so truthfully and sincerely that he simply glows like an electric light.

The Toronto SATURDAY NIGHT, Dec. 14, 1940.

---

Unity, amity and fair-play — Mr. Godbout's slogan is good for Canada, in peace as in war. His message to the people of Ontario is fired with resolution and with statesmanship, and Mr. Godbout's own contribution to a better understanding of one another by our two peoples is something of real significance.

The Ottawa JOURNAL, Dec. 5, 1940.



If my visit here were to result in the closer drawing together of our two provinces, which are the headstone of the entire edifice of Confederation, I should thank God that he had made of me the humble instrument of a great work, and I should invite you, Mr. President, Gentlemen, to come in turn to the Province of Québec, to bring us your message of unity.

ADÉLARD GODBOUT,  
*Prime Minister of Québec.*

Now, Gentlemen, do you know what was the last thought of that valiant soul? Give ear to his utterance; we repeat it textually:

“Take me to the rear, that my men might not see me suffer, not that I fear to suffer, but that I fear it might affect and discourage them.”

Gentlemen, my friends rather, I have let you hear the voice of Québec and have shown that it differs in no wise from that of our English fellow-citizens, who think like we in the matter of national unity. Not one of my words, nor of those which I have invoked is an empty word. Nevertheless, I can but hold my peace after having contemplated the august figure of Jean Brillant, son of our race, continuator of our history of which he has signed with his blood a page glorious amongst many others in order that, having read it, we might make a covenant with ourselves to break no faith with our dead.

Separatists, Gentlemen, we are not; nor could we be. We have made too many sacrifices for Canada. There is not a foot of the soil of the country which has not felt the tread of our people; not a town not a village but has given birth to a nation builder, to producers of men, to a hero illustrious or unsung. We do not renounce a single parcel of our patrimony, for it is identified with us as we with it. Moreover, you understand us well enough now to know that we will never abandon our brother French-Canadians in other provinces. We only ask that we be respected as we respect others, and that our concept of the indissoluble unity of Canada in war and in peace be taken as coming from a heart that is at once fervent and realistic, whose ideal is to serve the nation with all the strength of its being, in order that the opprobrium and the shame of the Nazi yoke be never ours to bear, and that the British crown might never cease to find in Canada its brightest jewel.

less. Let me, however, repeat to you a single official citation, for the time is short.

Lieutenant Jean Brillant, M.C., 22nd Québec Regiment.

For most conspicuous bravery and outstanding devotion to duty when in charge of a company, which he led in attack during two days with absolute fearlessness and extraordinary ability and initiative, the extent of the advance being twelve miles. On the first day of operations, shortly after the attack had begun, his company left flank was held up by an enemy machine gun. Lieutenant Brillant rushed and captured the machine gun, personally killing two of the enemy crew. Whilst doing this he was wounded, but refused to leave his command. Later on the same day his company was held up by heavy machine gun fire. He reconnoitred the ground personally, organized a party of two platoons, and rushed straight for the machine gun nest. Here 150 enemy and fifteen machine guns were captured, Lieutenant Brillant personally killing five of the enemy and being wounded a second time. He had this wound dressed immediately and again refused to leave his company. Subsequently this gallant officer detected a field gun firing on his men over open sights. He immediately organized and led a "rushing" party towards the gun. After progressing about 600 yards he was again seriously wounded. In spite of this third wound, he continued to advance for some 200 yards more, when he fell unconscious from exhaustion and loss of blood.

The splendid example of Lieutenant Brillant on that day fired his men with unsurpassable enthusiasm and ardour and contributed powerfully to the battalion's success.

ada desires of us. Travel up and down my province, see our sons under arms, our workers in the plants and factories, our craftsmen in the workshops, our manufacturers and our public employees in their offices, our merchants at their counters, financial people at their wickets, our farmers in the furrows. Even cross the frontiers of our province to east or west. There is not a region where you will not find our people zealous in the service of Canada, sharpening their sword, feeding our troops, the troops of Great Britain, and those of the sister nations of the Commonwealth. In the national hive there is not a French-Canadian bee but brings forth of its honey, beside that of the English-Canadian bee. And I take a pardonable pride in proclaiming again that our English fellow-citizens of the Province of Québec are as anxious as we to realize that unity at home at the same time as we are preaching it elsewhere.

Unity of purpose, unity in fact, unity in general, fair play all along the line, that is to say unity at the cost of no one of our characteristics or respective peculiarities, there you have what will enable us, once neo-paganism is brought low, to look to the future with that serene confidence which doubles the strength of common action.

Gentlemen, your fathers were heroes, and ours also. In the vibration of your souls and ours we sense unfaillingly that all the ancestral virtues are still alive within us.

A list of your contemporary heroes is a long document. Our own is no less so. Here again do we find equilibrium established in the full Canadian unity. Might I mention the glorious feats in arms of two of our people, Corporal Joseph Keable, V.C., and Lieutenant Jean Brillant, also a V.C.? Equal in death, equal in glory, they sleep the sleep that knows no waking alongside so many of their fellows of whom the unseen sacrifice has made the unknown heroes.

Everything ought to be told, everything expressed; and, facing such a task, the human tongue remains power-

may also read in that appeal that it is high time to accord to our province and our people an adequate share of the national defense, responsible posts in the army, the administration and the government. Influential persons on both sides are prayed to devote themselves to the perfecting of a truly mutual understanding.

Gentlemen, if you read the French newspapers of my province, you will note the hearty welcome being given currently to the words of Mr. W. A. Tucker, deputy for Rosthern, Saskatchewan, in our regard. They are moving us to the soul. Spoken recently in the House of Commons, they have echoed far and wide through my province:

“Let us strive to show”, said Mr. Tucker, “to our compatriots of another Canadian tongue, that we have no desire to deprive them of a single one of their rights, that they have our fullest respect, and that we are ready to meet them halfway in all that is right and just in the matter of the federal pact.”

And I take the liberty of quoting two other passages in the statement of Mr. Tucker:

“We will not have a veritable national unity if after having concluded a pact like that of Confederation we proceed to tear it up and dishonour it.”

---

“It is indeed the genius of the British people to carry out their agreements, to have tolerance and respect for the wishes of minorities, particularly when those minorities, come good days or bad days, have been loyal to the bottom of their hearts.”

Strengthened by these assurances and convinced of the justice of our claims, we are not sparing of what Can-

tary, spontaneous zeal that we have flown to the succor of France and the help of Great Britain. The French-Canadians, like the English-Canadians, are a constituent part of Canada. They are the majority in the Province of Québec and, in varying degrees, the minority elsewhere. But, everywhere, they are there present; everywhere, they make that presence felt; everywhere, they contribute to the effort of the country as a whole; everywhere, they enrich by their culture, their language, their toil, their devotion, their sacrifices, the patrimony of Canada as a whole. This Canada of ours they will arm themselves to defend against the eventual aggressor, come he from where he may. Gentlemen, our conscripts have nothing to reproach themselves of. They have enlisted with as good heart as have your own. They are doing their duty with the same spirit of discipline as are your sons. The great voice of Canada vibrates in them from fibre to fibre. They are proud of their birthright and, accepting all the responsibilities incumbent upon them, submissive to law and devoted to a great cause, they are proclaiming the efficient accomplishment of the spirit and the letter of the Canadian constitution, not only in this or that particular part of our immense national territory, but from sea to sea, as it is blazoned on the arms of Canada.

They believe themselves to be giving sufficient proof of the justice of this principle to make of it the foundation for Canadian unity.

The National Society of St. John the Baptist, of Québec, has just launched an appeal to French-Canadians and English-Canadians that they find "a formula of Canadianism having for its purpose the greatness of Canada". This appeal was addressed to the universities, the press, to each member of provincial legislative assemblies of Canada, and to members of the federal parliament. It is stated therein that complete co-operation between the races is more than ever essential and "that Canadians of French tongue and English tongue have an equal interest to establish a common ideal of their future". One

Now this balance must be thought of as resting on a basis of reciprocal concessions and advantages. It must not occur that at the moment when we are expanding in our province the study of French, restrictions are being placed in your province on the study of French. It would be regrettable if, for the sake of economy, any slowing up of effort were occasioned in that direction.

Nothing gives us more pleasure than to hear our English-speaking compatriots speaking French. And it cannot be otherwise with you, Gentlemen, when you hear us speak English.

It gives me pleasure to pay this compliment to the English-Canadians of the Province of Québec, that they are applying themselves with ever more and more success to the study of French. We are grateful to them, and we could wish that in every province of Canada our tongue might become more and more popular. When the two master languages of the country are in current use from sea to sea, we will have so multiplied the points of contact between our two races that many of our difficulties will have disappeared of themselves, without the necessity of recourse to persuasion, conventions, press campaigns, and the like.

It goes without saying that unity thus conceived will take nothing of their characteristics from any one of our provinces, whether manners, customs, religious practices, or cultural life. What we ought to safeguard, what we ought to defend, is the privilege of developing ourselves in our own way. It is in spirit and at heart that we are to unite. The spirit will provide us with a rule for economic, constitutional and social order; the heart with bonds of friendship. In a spirit of respect for one another, what tasks could we not undertake and carry through to successful conclusions!

The present war finds us at this confluence, this converging point of our resolves, this high moment of our Canadianism. Following the same happy formula, which ought without cease to be reiterated, it is with a volun-

in 1914-18 we wiped a good many things from the slate, even obliterating within ourselves the memory of them, in order to enter the lists at your side. With how much greater zeal are we doing the same thing now! We would not, we could not consent to Canada's being great in war as she is in peace without giving ourselves the joy of serving her.

Happily, Gentlemen, there are many amongst you who have responded to our gesture of brotherhood. I cite William Henry Moore, author of *Clash*; Arthur Hawkes, author of *Birthright*; P. F. Morley, author of *Bridging the Chasm*; Lorne Pierce, author of *Toward the Bonne Entente* and of the first work of History and Criticism of English-Canadian and French-Canadian Literature, Col. Wilfrid Bovey of Montreal, author of "*Canadien*". I should then inscribe on the tablet a Howard Ferguson and a Harry Stapells, who were the instigators of these *bonne entente* trips to which we so heartily subscribe. I recall to mind the name of F. C. A. Jeanneret who for ten years, with the support of the Ontario Department of Education, has been bringing your young professors to French language courses at Sillery College, at Québec, and has thus developed nearly a thousand teachers into as many propagandists of harmony and concord between the races and the provinces.

And I repeat, Gentlemen, that Pan-Canadian unity is possible provided we take urgent means to ensure it. When we, the French-Canadians, desire that our children speak English well and make of it their second tongue, all respect being kept for the French language, our sacred idiom, we are not only thinking of giving them thereby access to the various positions in our national economy, but also that we are providing them with equipment which will enable them the better to grasp your thoughts, the better to understand your personal concepts of civilization, your ways of life and your conduct, for Pan-Canadian unity can never be achieved in want of understanding of our respective conditions.

of those Normans who conquered England under William, we have conquered one by one our political liberties, in a great spirit of loyalty; and when, in 1837-38, we took up arms it was not against our Sovereign but against an oligarchy and a bureaucracy of which we had nothing to expect, and to obtain for ourselves as well as for you a responsible government.

Gentlemen, do not forget that the first Canadian Parliament was the Sovereign Council of 1663, established by Louis XIV. Franco-Normans, we set ourselves to understand you, English-Normans, and to enter the progressively freer game of politics.

The Statute of Westminster, the Commonwealth of British Nations,—have you ever stopped to ponder that they are not born solely of the Magna Charta? Have you never stopped to think that the Canadian constitutions of 1774, 1791, and 1867 were not a little contributed to by ourselves? When you have balanced the pros and cons of the constitution of 1840 and ascertained why it was not equitable, have you not come to the conclusion that the evolution of minds and the acceptance of the concept of Confederation, the putting into force of that Act, were possible only because we played a large and determining part therein? And what could not be said of 1775 and 1812 when we have done our bit in order that Canada should remain British?

Nor do you have to go as far back as that, Gentlemen. In which province is the minority more royally treated, whether from the scholastic or any other point of view, than in Quebec? Do you know of an educational administration more just than ours, better adapted to the facts and to psychology, where English and French, Protestants and Catholics, have sovereign sway over themselves and the education of their children through the intervention of independent committees? I do not come before you to read you a brief or to deliver a panegyric; either would be untimely. I come to bring out the truth, simple and bare. I come to tell you, for instance, that

New England, where there were about 350,000 people. International trade was forbidden to us, as well as access to public office. We hadn't a crown piece with which to reconstitute our educational system, whereas, Gentlemen, your fathers possessed everything: fortune, influence, credit, success and a thousand facilities for living.

Is it to be wondered at that we fell back upon ourselves, in the shadow of our belfries; and that there, in close communion with our native soil, we gave ourselves up to reflection, trying to see clear and get our bearings, succeeding finally, counselled as we were by our bishops and cur priests? Certain amongst you—and you are not of the number, thank God!—might have cried out that we were a priest-ridden province. What a gratuitous insult! But it is precisely thanks to our pastors that we have been able, without severing our spiritual ties with France, to enter little by little into wholesome relationship with you, and to remind you of some concrete facts which you would have perhaps been too long inclined to neglect and of which it was easy to underestimate the importance.

Furthermore, if we were ever solely to follow our religious leaders' advice in things temporal, you must admit that, regarding this war, we would not be led astray any more than we have been led astray in the past. His Eminence Cardinal Villeneuve's attitude and speeches have proved beyond any shade of doubt, that our Church, just as your own, teaches and wishes nothing but respect for our Sovereigns, loyalty to Canada and the British Commonwealth. I do not know how you could not agree with His Eminence who so well continues leading his people as all our bishops have always done, according to the example set by Mgr. Briand and Mgr. Plessis, in days of stress.

Since then, Gentlemen, our public men, completing the work of our religious authorities, have been standing up for us, and invoking on each occasion when we claimed some one of our rights our British citizenship. Brothers

men spread its influence, gradually and splendidly, as far as the Gulf of Mexico and right to the Rocky Mountains. First explorers, first tillers of the soil, first merchants, first soldiers, first craftsmen, first missionaries, first civilizers, we are the foundation course, the cornerstone, the origin of Canada. Our attachment to France is that of the blood, of language, of culture; but our country, it is Canada; our fatherland, it is Canada. Our reason for working, for progressing, for spreading ourselves out, in a word our future as well as our present, it is Canada. And you, Gentlemen, you as well, the more you count your generations in this land the more you are Canadians.

When France was crushed by the Barbarian, our heart bled painfully, even though we were convinced, and are more and more convinced with every day that passes, that she will rise again to take her place beside Great Britain and the sister nations of the Empire. France is the object of our love and the subject of our prayers. We helped to save her in 1914-18. France remains, for us as well as for the rest of the Commonwealth, one of the strongest motives of our ardour in combat.

But our physical and spiritual attachment to France have not prevented our being practical Canadians. When therefore in 1760 the fight was lost and the fleur-de-lys departed across the sea, we understood that Providence had opened to us the door to a new destiny. We were *ceded*, not *vanquished*. Our natural inward strength, the Grace of God and the political spirit of London permitted of our getting our second wind, of accepting a new allegiance, another sovereign, and partners in Canadian life, whereas up to then we had been the sole masters.

Think a moment of the difficulties we had to overcome. All our leaders, except the clergy, had returned to France with the officers and the public officials. We numbered sixty thousand, and the flow of English immigration pressed us on every hand. If we turned our faces towards the south our regard fell upon the rising tide, come from

for words to best define the close correlation on a higher plane of all Canadians, in every province, from coast to coast. It has occurred to me that the most fitting, the most precise, are these: A Pan-Canadian National Unity, to be achieved at the expense of neither the one race nor the other, but to the advantage of all.

That is what Québec thinks about it and, I firmly believe, what Ontario thinks about it, too.

We have accomplished much in order that Canada might be Canada, and that our country take her rightful place in God's sun. As a consequence, that unity which is now so much in question, it is we who desired it in the first place and we have never ceased to strive for it. That is why our attitude towards the war is wholesome and loyal, like yours. In no wise are we sparing of our pennies, our pains, our blood when it becomes a question of Canada, human liberty, the democratic ideal or honour, which are our very soul. To the truth of this statement my colleagues of English tongue would certainly bear witness in the same tones as I, as the Honourable Mr. Mathewson, Treasurer of the Province of Québec, who is here with me, could tell you.

The attitude of French-Canadians is explained by the fact that we are the most Canadian of Canadians, in this sense that our roots have been drawing sustenance from the soil of this land for a longer time than those of any other race, and have been absorbing the influences of this *milieu* for several centuries.

Indeed, ever since 1534 has Canada been in French thought. Jacques Cartier discovers her, plants the Cross at Gaspé. In the years following he pushes on to Québec and Hochelaga. Between Cartier's voyages and the founding of Québec by Champlain in 1608, without overlooking that of Port-Royal in 1604, Basque and Breton fishermen frequented our coasts and advanced even as far as Tadoussac. In 1634, Trois-Rivières was founded and, in 1642, Montréal. The colony suffered vicissitudes but it held good. This little people of a few thousand

ter. For seeking to know our common problems, however thoroughly or however well, would be but sterile effort unless a very noble sentiment were to inspire us at every step.

I have not far to look, this evening, Gentlemen, to discover a sign of unity. Members of different clubs or distinct groups, you have left your customary and private cares behind to gather together here with but a single desire, a single hope, a single aim: to see that Canada be spared the horrors of war, that we prepare ourselves to stand up to all the dangers that are threatening us, and that in the end that Right and Justice of which the British nations have made themselves the champions emerge as victors from the most terrible of all world conflicts.

You know as well as anyone how true is the old Gospel proverb that the house divided against itself cannot stand. You have like us concern for Canadian unity; and, again like us, considering the facts in a big way, you understand that Canadian unity will be realized only to the extent that the two supreme forces which compose Canada be in perfect accord in all that has to do with the basic factors of Canadian problems. And it is precisely because we are of French blood and English blood, of French culture and English culture, yes, it is because of that very fact that we feel the urge to safeguard the sacred patrimony which our ancestors handed down to us and which your ancestors handed down to you, the principles which lie at the very base of our lives, which condition our lives, and which confer on Canada unquestionable title to an original personality. These values, expressions of our own natures, we superimpose the one upon the other without mixing them. They sustain themselves and they sustain us. They are our wings, yours and ours, and we are but one at heart in the service of Canada.

That is why, in contemplating the atavistic and national unity of French-Canadians amongst themselves, which corresponds to the equally atavistic and rational unity of English-Canadians amongst themselves, I have sought

Canada. Thus are they a living and a necessary bond between us.

I present my compliments to the French-Canadians in the Legislature of Ontario. To whatever political party they owe allegiance, they devote themselves to the higher interests of Canada and their province of either birth or adoption. They are rightly counted amongst the elite of the Province of Ontario.

One of them, the Honourable Paul Leduc, former Minister of Mines at Toronto, has become clerk of the Supreme Court of Canada. Another, the Honourable Robert Laurier, bearer of an historic name, has succeeded Mr. Leduc as a member of the Hon. Mr. Hepburn's cabinet: They are worthy of the trust reposed in them and reflect honour on your province as well as on ours. Had I the leisure to continue, you know yourselves that such a list could be lengthened to infinity.

*Mr. President,*

*Mr. Prime Minister,*

*Gentlemen,*

Many are the themes that sprang to my mind. But in this hour, when Canada, Great Britain and the British Commonwealth of Nations are having to withstand the savage attack of an enemy without scruple, Hitler, aided and abetted by an understudy without shame, Mussolini, and when the hosts of injustice, trickery and barbarism are in league against our Christian and democratic civilization, it seemed to me that there was but one subject fitting to this occasion,—that of together seeking the most effective means of strengthening Canadian unity the country over.

That, Gentlemen, is well worth dwelling upon in a spirit of generosity, the only spirit conducive to the leading of a really useful beam of light right into the heart of the mat-

*Mr. President,*

*Gentlemen,*

This is not the first time that the French voice of Québec has made itself heard in the very heart of English Canada. You will not have forgotten that one of my predecessors has come before you with two very captivating subjects, the seignior and the French-Canadian habitant. You welcomed that speaker with marked goodwill. And there resulted from that contact, from that exchange of ideas which inevitably follows a talk when the speaker and his audience are friends, a livelier understanding of the history, the characteristics, the manners of French Canada and, in consequence, a more definite and more active fellow-feeling on either hand.

Such foregathering is a thing of great value. Never should the opportunity for its repetition be allowed to slip by: so, when I received the invitation to be present at this festive board and to give you an informal talk on something which I have at heart, I deemed it both a pleasure and a duty to accept.

This much said, you will readily understand, Gentlemen, that my first care, after having expressed my thankfulness to you and your distinguished guests, is to give utterance to our warm affection for our brother French-Canadians living in Ontario. We follow them with interest in their careers. They are working with a will for the material and cultural progress of your province.

Faithful to their church, their traditions and their tongue, respectful of law and order, they are for you a veritable asset. The facility with which they speak both French and English allows them a two-fold appreciation of the fundamental civilizations which have formed

# Caribbean Unity

THE CARIBBEAN  
COMMUNITY  
TREATY

1973

THE CARIBBEAN  
COMMUNITY  
TREATY

1973

1973

# Canadian Unity

ADDRESS BY THE

**HONOURABLE ADÉLARD GODBOUT**

Prime Minister of Quebec



Given at Toronto

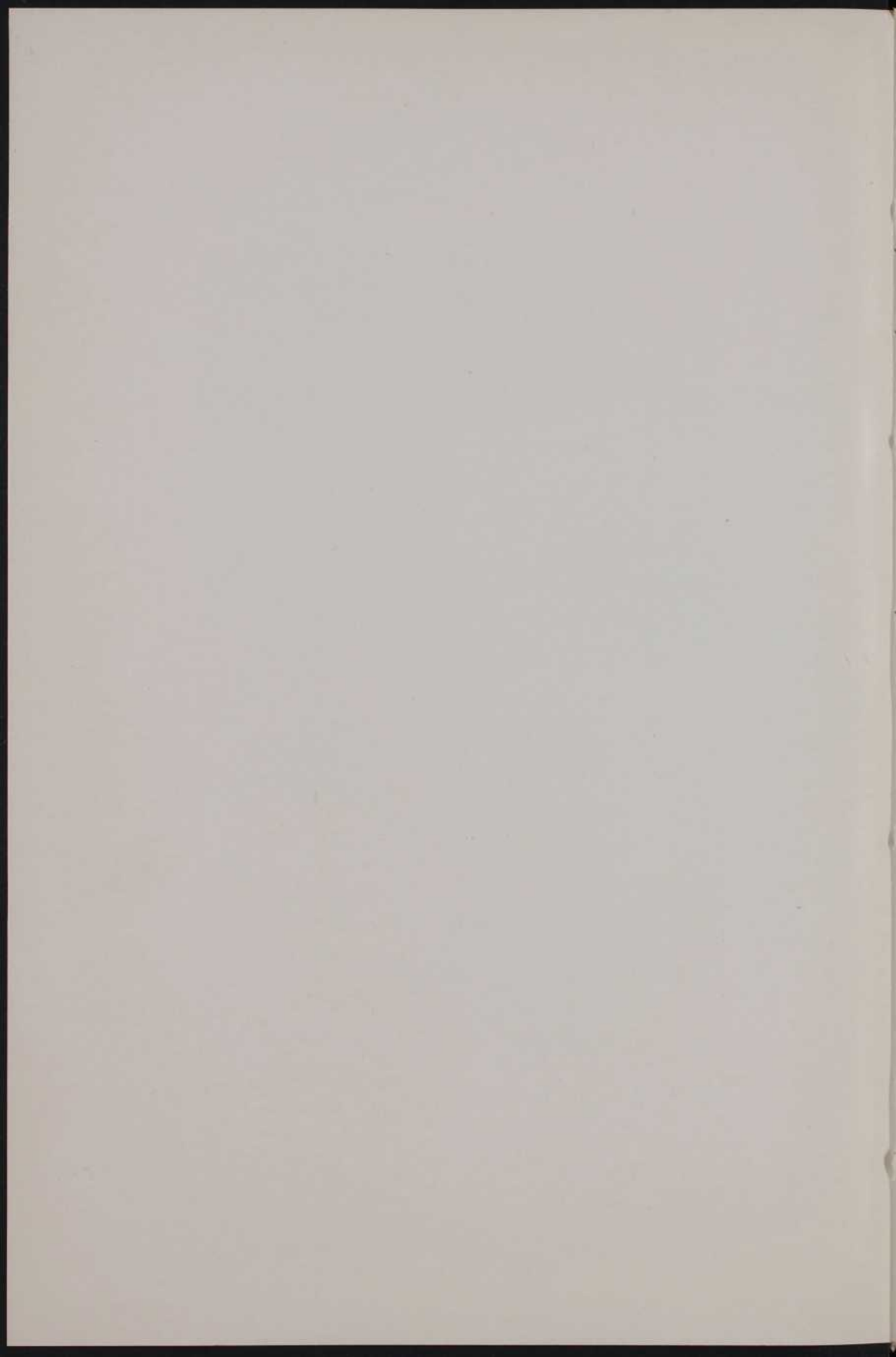
**DECEMBER 4th, 1940**

At a Luncheon Meeting  
of the  
**Empire Club of Canada**  
and the  
**Canadian Club**



**QUEBEC**

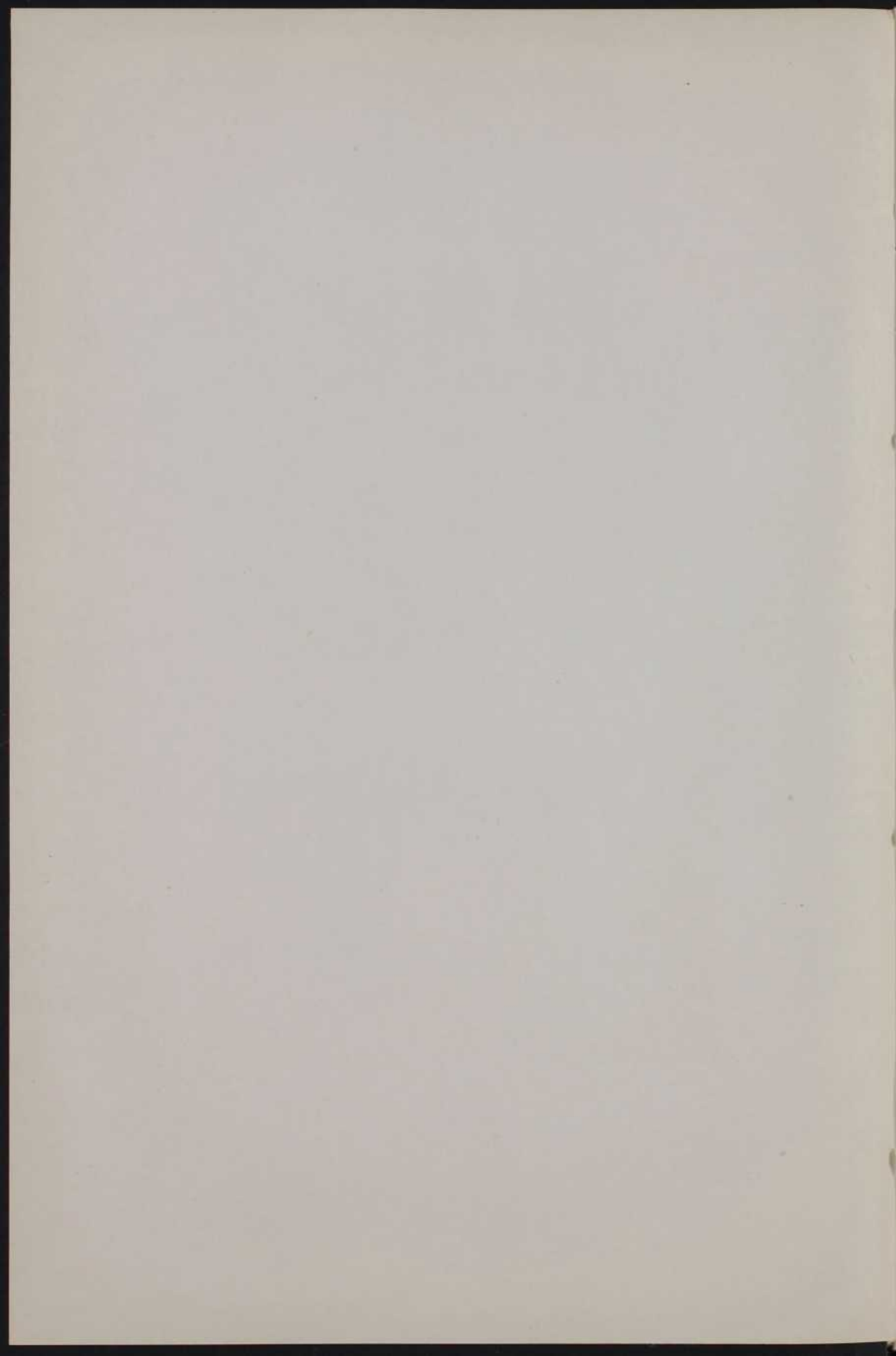
1940

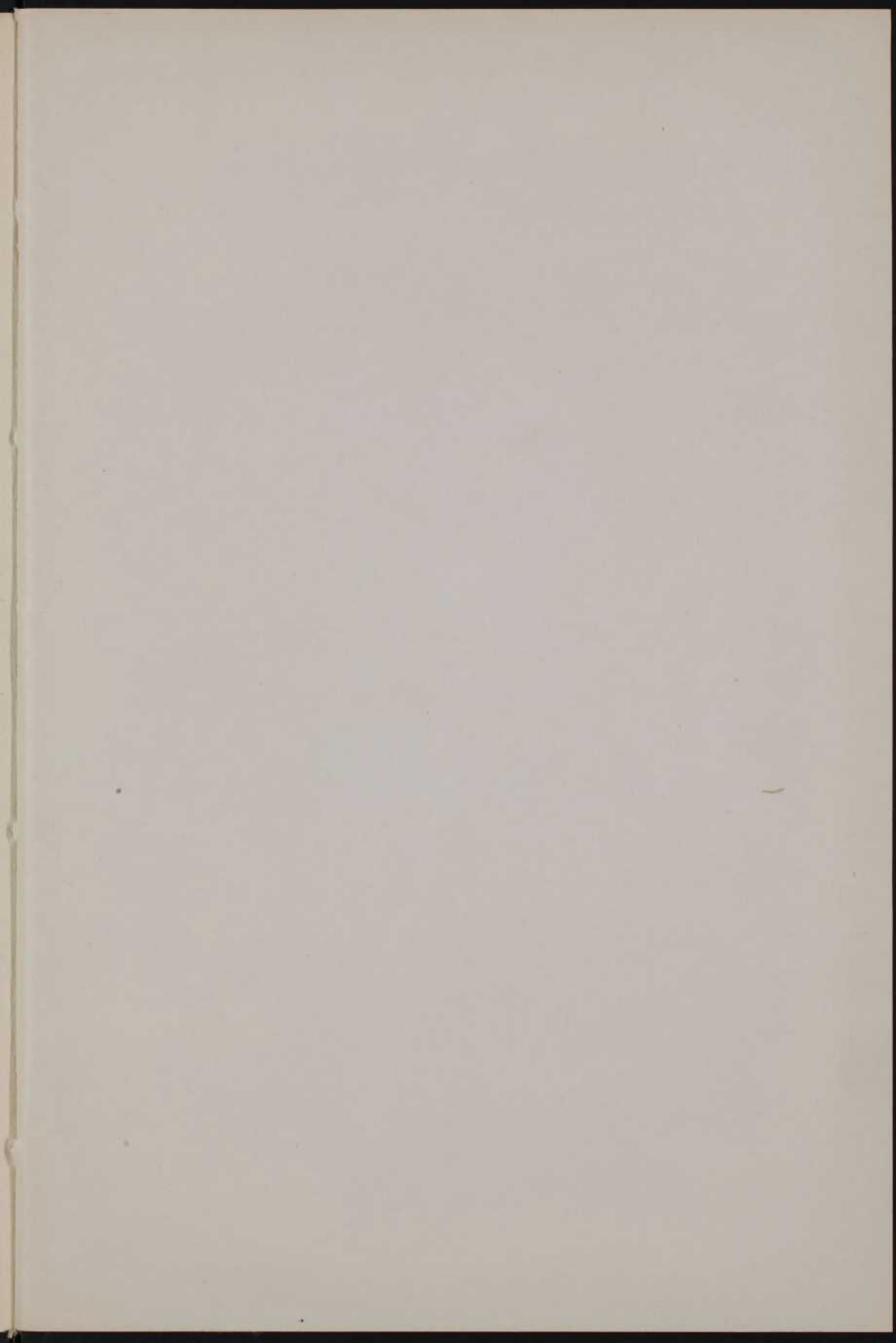




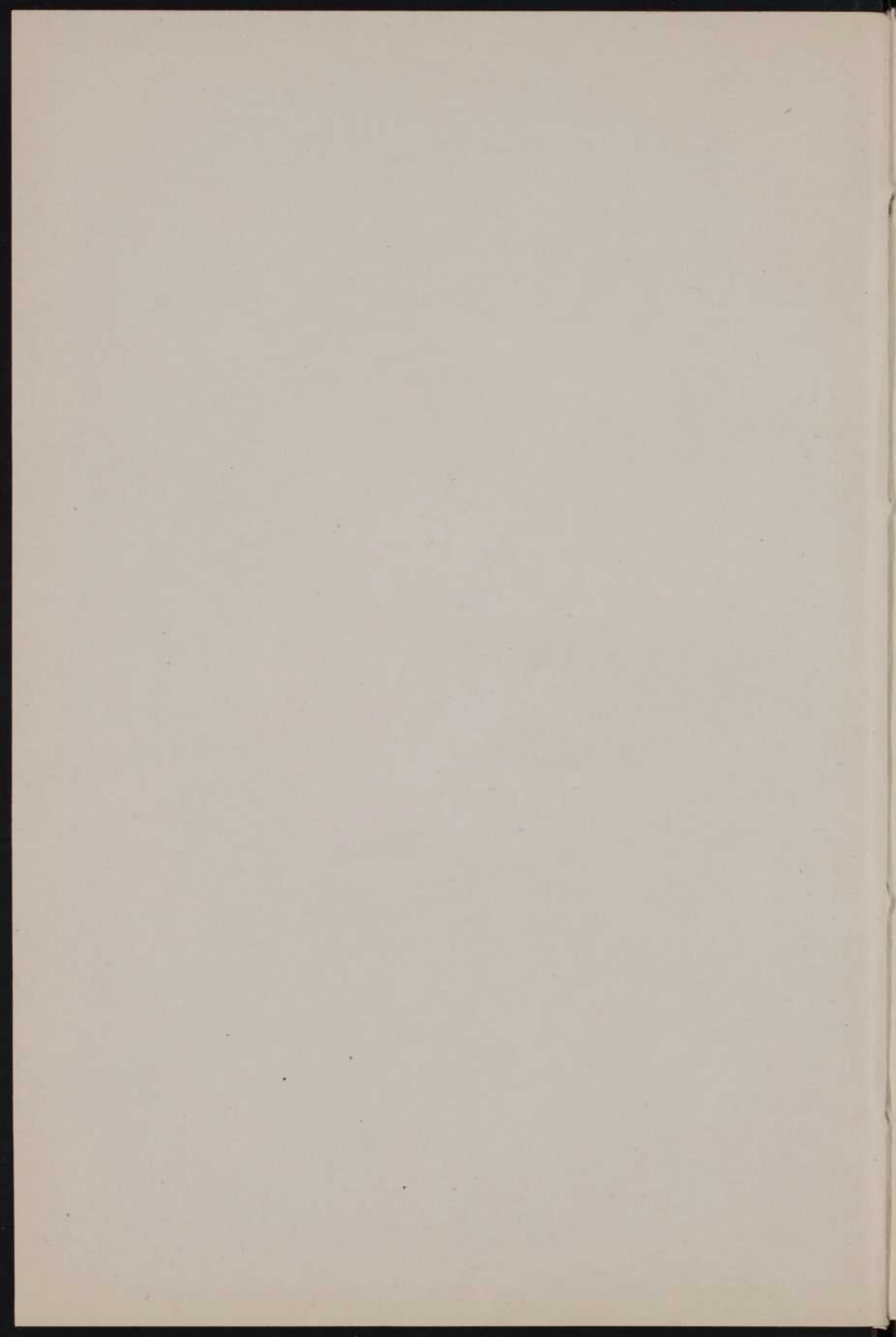
**HONOURABLE ADÉLARD GOUBOUT**

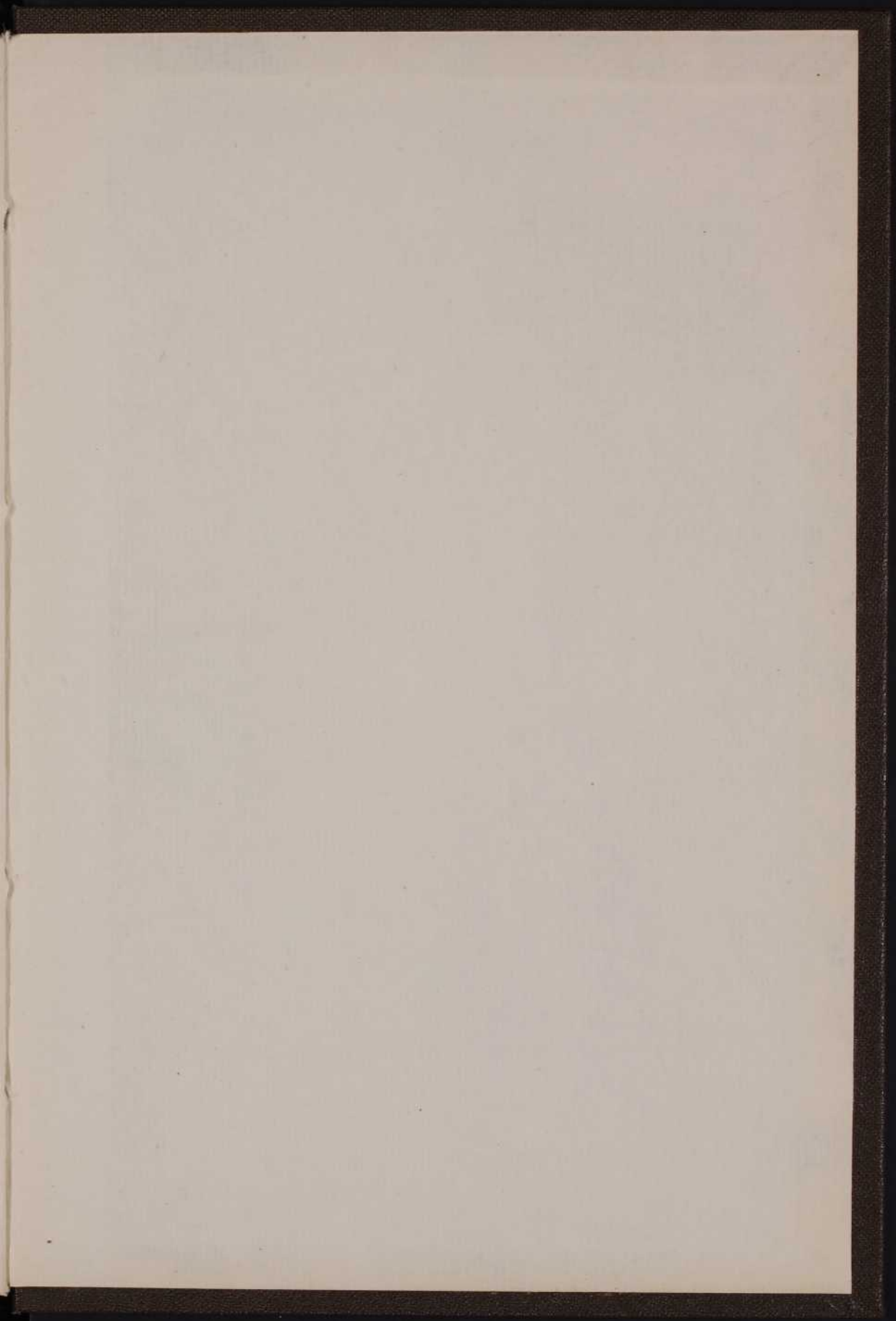
Prime Minister of the Province of Quebec











BNQ



000 189 747